

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

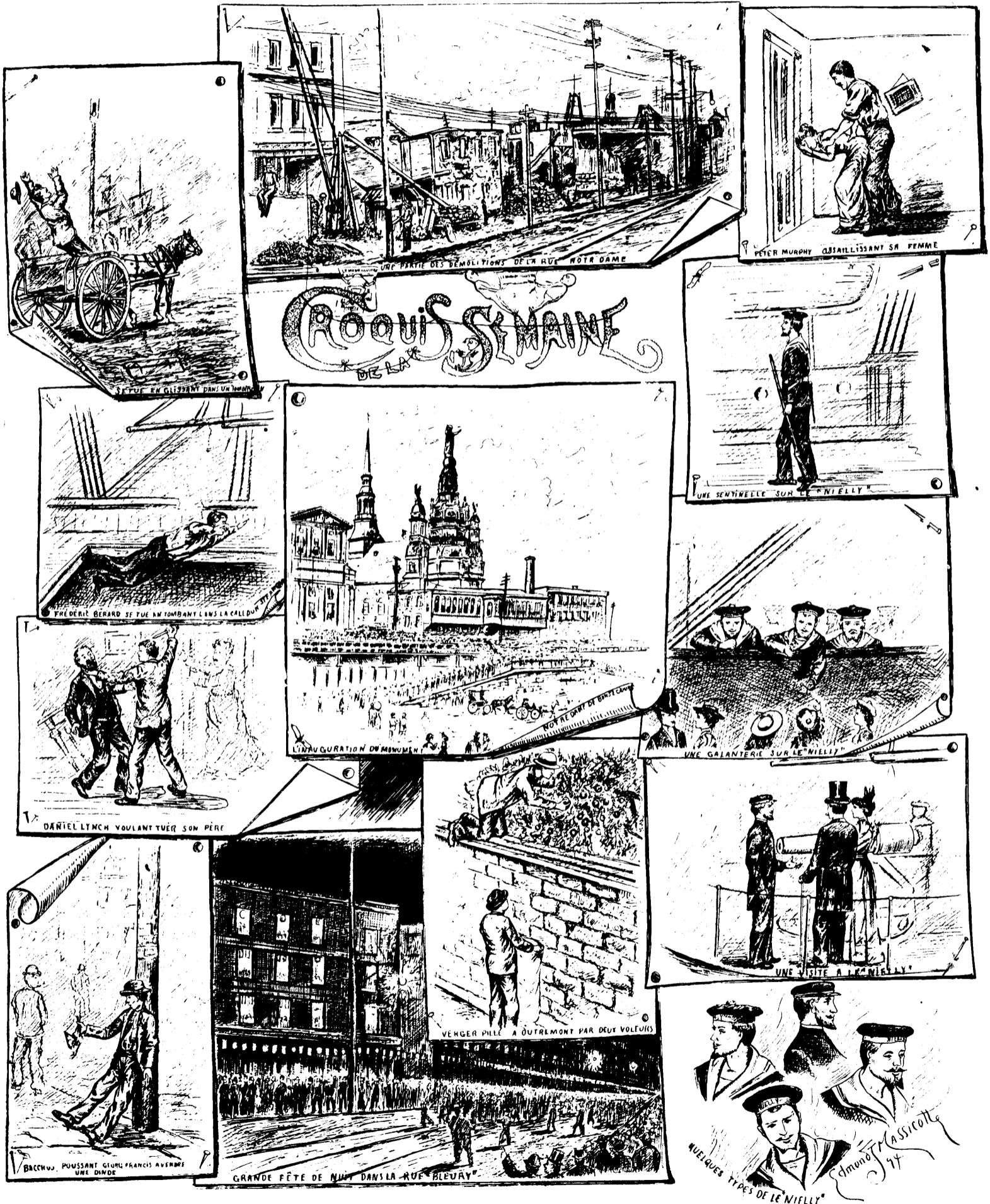
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
 Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
 Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, No 543—SAMEDI, 29 SEPTEMBRE 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
 BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
 Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
 Tarif spécial pour annonces à long terme



LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 29 SEPTEMBRE 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Un poète illustré, par Denis Ruthban—Cauchois, par Benjamin Sulte.—A travers le Canada : Notre-Dame de Grâce, de Hull, par P.-G. Roy.—Carnet du *Monde Illustré*.—Sir N.-F. Belleau.—Utilité sociale du christianisme, par J. Droz.—Poésie : Pour une fleur, par Jules Lanos—Nouve le : La démission, par Gustave Cane.—Carnet de la cuisinière.—Faits scientifiques : Agriculture ; Astronomie ; L'électricité défensive ; Météorologie ; Ornithologie.—Nouvelles à la main—Choses et autres—Le jeu de Dames et d'Échecs.—Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Émile Richebourg

GRAVURES.—Montréal : Principaux incidents de la semaine du 15 au 22 septembre.—Portrait de sir N. F. Belleau.—Vue de l'église de Hull, P. Q.—Les marins français à Montréal : Le *Nelly* ; Groupe de marins ; Vue prise sur le pont ; Les canonnières à la manœuvre.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

Le MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

AVIS

Le capitaine Johnson est autorisé à prendre et collecter des abonnements pour LE MONDE ILLUSTRÉ.



Et trouvez-vous pas étrange que l'on n'entende plus parler de merveilleuses cures que produisaient l'an dernier des remèdes étonnants, dont l'un contenait de l'or, de l'or chimiquement pur que l'on alliait toujours chimiquement à d'autres corps.

La cure d'or ! comme cela sonnait bien aux oreilles, et comme le plus ignorant comprenait bien que ce métal tant convoité devait guérir de l'ivrognerie, de la morphomanie, de l'abus du tabac, etc., etc., puisque l'or est encore le seul remède que l'on ait trouvé contre ce mal effrayant qui produit tant de maux et que l'on nomme la misère !

Au pauvre qui se débat contre les angoisses de la faim, la charité donne un peu d'or, et voici le malade soulagé, sinon guéri.

Au commerçant que l'inquiétude tue, un bailleur de fonds offre une part de son or, les affaires reprenant, les craintes de faillite s'envolent comme par enchantement.

A l'amoureux que dédaigne sa bien-aimée, que faut-il pour réussir, beaucoup d'or !

A l'or la suprême puissance ;
C'est le nerf des États et la force des rois.

* * * Quand le bonhomme La Fontaine dans un jour de rêve a dit que :

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

Le bonhomme radotait à coup sûr, car aucun de mes lecteurs n'admettra un principe aussi peu d'accord avec les exigences de la vie.

Que l'or ne nous rende pas *parfaitement* heureux, je ne le conteste pas, puisqu'il est admis que le bonheur n'est pas de ce monde, mais il est certain qu'il nous enlève bien des préoccupations, bien des ennuis, et que, par cela même, il constitue un des éléments du bonheur des races civilisées dont nous faisons partie, puisque nous nous sommes créés une foule de besoins qui sont devenus autant de nécessités premières.

Donc, l'or est un grand remède.

* * * Les alcooliques et les morphinomanes l'ont si bien compris, au premier abord, que beaucoup d'entre eux n'ont pas hésité à faire leur cure d'or.

Pendant plusieurs mois, on n'entendit qu'un concert de louanges du nouveau remède ; les résultats étaient prodigieux, bref, le monde allait se régénérer ; plus d'ivrognes, plus de morphinomanes et, par conséquent, plus de crimes, plus de malfaisances.

Qu'on ouvre les prisons et rendez à la liberté les millions de détenus qu'on y entretient, après toutefois les avoir soumis au nouveau régime curatif.

L'âge d'or !

C'était bien beau en théorie, mais voici que beaucoup de patients guéris constatèrent deux choses fâcheuses : que la fameuse cure ne les mettait pas à l'abri d'une rechute, et puis, résultat important, que ce peu d'or qu'on introduisait dans leur économie leur coûtait beaucoup d'argent.

Hélas ! que j'en ai vu reboire, de patients !

Et puis, voyez-vous, il en est des remèdes comme de beaucoup d'autres choses, pour être bons, ils faut qu'ils soient à la mode.

La mode de la cure d'or semble passée.

* * * Place à la cure d'eau !

Comme prononciation, cela prête à un singulier jeu de mots qu'un mien ami s'est permis l'autre jour :

—La cure d'eau est la même chose que la cure d'or, bien qu'elle n'en ait pas l'r.

J'allais lui faire observer que l'esprit des calembourgs est celui des gens qui n'en ont pas, quand il continua d'un ton très grave :

La cure d'or a pour but d'empêcher les alcoolisés de prendre de l'alcool, la cure d'eau a le même objectif, mais procède d'une manière différente, diamétralement opposée en ce sens qu'elle consiste à vous inonder d'eau en dedans et en dehors. Donc, concluez vous-même.

J'en conclus que le meilleur remède en ce cas c'est la *volonté* de ne plus boire.

* * * Quand à la cure d'eau c'est la vieille loi de Moïse, les abutions quotidiennes et même répétées plusieurs fois par jour.

Cette loi avait pour but d'entretenir la propreté qui est la première loi de l'hygiène.

La cure d'eau, si ancienne qu'elle soit, a donc beaucoup de bon, mais l'eau n'est pas une panacée universelle comme semble le dire le bon abbé Kneip dans son livre, et avant de la suivre, n'oubliez jamais d'en parler à votre médecin qui connaît votre constitution et ses besoins. (Les besoins de votre constitution, pas ceux de votre médecin ; il y a des gens malveillants qui pourraient confondre).

L'eau a, du reste, sur l'or cette supériorité très appréciable qu'elle ne coûte rien, tandis que le

métal jaune, vous savez ce qu'il coûte de fatigues, de sueurs, d'efforts et de travail.

Il n'y a que les voleurs qui ne risquent pas grand chose à se le procurer sans travail, puis que s'ils sont pris il en sont quittes pour être logés, chauffés et nourris pendant un certain temps.

Il est vrai qu'ils perdent leur honneur, mais ce mot est si vague pour eux !

* * * A côté de ces remèdes plus ou moins efficaces, il en est d'autres absolument sérieux dont la découverte est due aux travaux incessants des véritables savants.

Et justement, voici que l'on vient de trouver le moyen de combattre cette terrible maladie qui a fait tant de ravages et pleurer tant de mères, au Canada comme ailleurs, la diphtérie.

Cet admirable résultat est dû aux recherches de médecins allemands et français. La science ne connaît pas les frontières.

L'un a isolé le microbe de la maladie, l'autre a trouvé le remède, tous deux en suivant la méthode de l'immortel savant qui est la gloire de la France, Pasteur.

Voici à ce propos une anecdote que raconte le Dr Garchan, au sujet du Dr Roux, l'un des découvreurs du remède.

« Un soir, dit-il, je fis appelé dans une pauvre famille du quartier Montrouge, bien loin, tout près des fortifications. Il y avait là cinq enfants, tous atteints de la diphtérie. La plus âgée était une jeune fille de quatorze ans.

« Après les avoir examinés, je pus me convaincre que leur état était à peu près désespéré. Je fis part de mes craintes au confrère qui m'avait fait appeler.

« — Il n'y a qu'un homme, lui dis-je, qui puisse les sauver, c'est le Dr Roux, de l'Institut Pasteur. Malheureusement, il ne va jamais voir de malades en ville, et c'est à peine s'il possède le *serum immunisé* pour le service de l'hôpital des Enfants. Tentez toujours la chance, allez le trouver et suppliez-le de venir.

« On suivit mon conseil ; le Dr Roux vint aussitôt, il s'attela au chevet des petits malades et en guérit quatre sur cinq. Quand les parents, voulant lui témoigner leur reconnaissance, vinrent lui offrir la faible rémanération du grand service rendu, il refusa simplement de rien recevoir.

« — Si vous avez une obole à donner, leur dit-il, portez-la à l'Institut Pasteur, vous contribuerez peut-être de cette façon à sauver d'autres existences.

« Tel est ce grand savant, aussi désintéressé qu'il est bon. »

* * * Les parents qui ont gardé le souvenir des petits êtres si chers que l'horrible maladie leur a enlevés, qui se souviennent de l'agonie épouvantable des enfants bien aimés, alors que le médecin leur a dit qu'il n'y avait plus rien à faire, les mères qui aiment tant leurs bébés, devraient bien supplier leur médecin d'étudier la nouvelle découverte au plus vite, afin d'être prêts quand le mal arrivera de nouveau.

Et il est pourtant, ce mal, il voyage et tombe chez vous au moment où on s'y attend le moins, sans cause apparente.

Il faut donc être prêt, il faut que nos médecins se tiennent au courant des progrès de la science, et le pas qu'elle vient de faire est assez grand pour que tout le monde en comprenne l'importance.

* * * Je vous parlais dernièrement du salut de la marine, et je vous ai même conté à ce propos l'aventure assez singulière d'un capitaine américain.

Un des officiers de l'escadre française, qui est venue mouiller dernièrement dans nos eaux, après avoir lu LE MONDE ILLUSTRÉ, me dit un soir :

— J'ignorais l'anecdote de mon collègue Yankee, mais je puis vous garantir l'authenticité de ce qui suit :

« Quand nous voyageons dans la Méditerranée, nous ne nous arrêtons plus jamais à Tripoli, parce que le gouverneur turc de cette ville est dans la

presque impossibilité de nous rendre le salut réglementaire.

“ Un jour, il y a de cela quelque quinze ans, nous arrivons en rade de Tripoli, et aussitôt nous saluons le pavillon turc.

“ Pas de réponse de terre. Au bout d'une heure d'attente, nous envoyons un officier qui va trouver le gouverneur pour lui demander pourquoi on commet une telle infraction aux lois de l'étiquette internationale.

“ Le gouverneur, vieux turc impotent, était plongé dans la douleur la plus amère.

“ — Mais pourquoi, capitaine, avez-vous tiré du canon, avez-vous salué mon pavillon ?

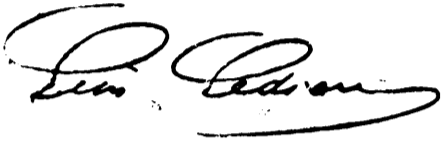
“ — Parce que c'est l'usage, monsieur le gouverneur.

“ — Mais, je n'y tiens pas, mais pas du tout, et puis, que voulez-vous que je fasse, je n'ai pas de poudre pour vous rendre le salut.”

L'officier français ne pouvait en croire ses oreilles, mais, renseignements pris, la chose était parfaitement vraie.

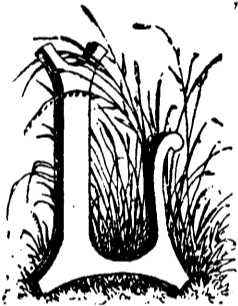
Il fallut envoyer de la poudre au vieux turc et même des marins français pour charger les canons du disciple de Mahomet.

Depuis ce jour-là, on n'arrête plus à Tripoli.



UN POÈTE ILLÉTRÉ

“... Celui qui vient on ne sait d'où,
Et qui n'a pas de but, le poète, le fou,....”
F. COPPÉE.



L'ORIGINALITÉ vraie des caractères s'en va, chassée par l'excentricité voulue des fin-de-siècle. Ces types, bizarres avec naturel, étranges sans prétention, fantasques avec sincérité, si fréquents autrefois, se font rares aujourd'hui. Il n'y a plus d'originalité, parcequ'il n'y a plus de naturel. De nos jours, on singe l'originalité, on

pose à l'extravagance, et c'est un titre à l'admiration des badauds que de n'être pas comme tout le monde. Et pourtant, qu'ils sont amusants, les vrais excentriques, les originaux sans le savoir ! Je ne parle pas de ces pauvres gens, dont les aventures et les jurons ont déjà défrayé la chronique et qui étaient fous tout simplement, mais bien des types dont la singularité relève quelque peu de l'intelligence. Il y en a encore ici et là de par le monde. Je veux vous en présenter un : c'est un poète.

De tous les originaux, les plus curieux sont à coup sûr les poètes.

Eh ! qu'est-ce donc qu'un poète, sinon un déséquilibré ? Il y a en lui quelque chose d'anormal ; les puissances de son âme ne sont pas dans un juste rapport ; quelque faculté, quelque passion y prédomine ; son équilibre intellectuel et moral est rompu ; et c'est un véritable malade, parfois grotesque, souvent dangereux, toujours intéressant, et qui peut être sublime.

Il faut à l'âme désordonnée du poète une orientation spéciale.

Nascuntur poete, on naît poète, c'est-à-dire, on vient au monde avec une organisation sans équilibre, avec des passions ou des facultés développées sans proportion ; c'est le poète brut. Mais pour que les feux du diamant resplendissent au dehors, il le faut tailler et polir ; de même, pour que le beau désordre d'une âme de poète devienne un effet de l'art, il faut du goût, de la science, de la littérature, il faut une éducation artistique. Sur le chemin de la vie, les hommes s'en vont pêle-mêle ; mais le poète n'est pas fait pour fouler la poussière des grandes routes, il aime à marcher

sur des fleurs et des épines ; ouvrez-lui les sentiers de l'art, il s'y engagera, et bientôt ses chants révéleront son génie.

On naît poète, mais le reste s'acquiert.

Or, il est des gens qui, nés poètes, ne reçoivent pas cette culture très nécessaire et ne voient jamais lever la semence de poésie qu'ils ont dans l'âme ; les trouées d'azur ne s'ouvrent pas pour eux ; toute leur vie, ces illétrés se traînent sur la grande route commune, perdus dans la foule, isolés, souffrants, raillés et tourmentés par une soif d'idéal qu'ils ne savent apaiser. Ces malheureux sont des poètes exilés.

Je connais un de ces égarés de la poésie. Pour ne point blesser son humilité, je ne dirai que ses premiers noms.

Pierre-Paul a tout le détraquement nécessaire pour être poète. De plus, il peut lire et écrire, mais fort médiocrement. Là s'arrête son savoir. L'orthographe et la grammaire lui sont inconnues. et toute sa prosodie consiste en une certaine cadence de l'alexandrin qui lui est restée dans l'oreille, souvenir de quelque lecture ancienne. Car Pierre-Paul n'est pas de ces farceurs qui tournent des chansons populaires ; non, c'est un épris de poésie grande et noble : il ne connaît que les grands vers ; et il en fait par milliers.

Nascuntur poete.... la meilleure preuve en est la fureur de rimer qui possède mon ami Pierre-Paul. Le chant des vers le hante, la rage de rimer le dévore ; c'est une manie, un besoin, une obsession, un harcellement.... il lui faut rimer ! On lui conseille de dompter cette passion, on lui assure qu'il n'est pas poète, on le gronde comme un enfant ; rien n'y fait : “ Voyez vous, dit-il, c'est plus fort que moi, je ne peux pas m'empêcher de faire des vers ! ”

Par profession, les avocats sont durs parfois.... Mes premiers rapports avec Pierre-Paul furent pénibles.... Je crus qu'il m'en garderait rancune. Non pas. Il fit une pièce de vers très tragique où j'apparaissais sous les plus sombres couleurs, et ce fut tout. Depuis, le malheur est entré sous son toit ; il rime toujours, tant bien que mal ; ça le console.

Pierre-Paul cultive sa terre, vend ses produits. Je l'ai vu souvent, dans ses tournées, arrêter devant ma porte sa voiture chargée de provisions, laisser là les chalands, entrer en toute hâte chez moi, saisir une plume, et sur un chiffon de papier ou même dans son livre de comptes, griffonner quelque chose ; c'étaient des vers : “ Quand les rimes me poursuivent et me bourdonnent aux oreilles comme des mouches, me disait-il, je ne sais plus peser ma saucisse ni compter mes oignons ; il faut alors que je me débarrasse d'une couple de vers. C'est fait ; maintenant je suis tranquille ” Et Pierre-Paul, retournant à son petit négoce, continuait à vendre choux et carottes aux clients gouailleurs.

Les vers de Pierre-Paul sont tous de lui, et c'est beaucoup, pour un poète, d'être le père de ses œuvres. D'ailleurs, s'il copiait Racine, croyez-moi, on s'en apercevrait sans peine. Ses vers sont franchement mauvais ; il n'en peut être autrement. Cependant, quand on en connaît l'auteur, on reste surpris de ces productions étrangères, incohérentes et déconçues. Des idées qu'il va chercher je ne sais où, des expressions choisies qui lui viennent je ne sais comment, de temps en temps un vers bien frappé dont il est lui-même étonné et qu'il ne reconnaît plus, de la cadence, de la mesure, de la rime, un peu de césure, pas trop d'hyphes et pas mal de fautes de français, voilà la poésie de Pierre-Paul. Une fois l'orthographe rétablie dans ses droits méconnus,—vous le dirai-je ?—eh bien ! parfois, ça ne fait pas trop méchante figure ! Je voudrais pouvoir citer un chant sur le Sagaensy, qu'il me déclama un jour, et dont je n'ai retenu que le premier vers :

“ Ce fleuve est d'un aspect majestueux et sombre.”

Pierre-Paul ne se fait pas illusion. Il a conscience de son incapacité. Ses vers sont mauvais, il le sait ; il n'en fera jamais de bons, il le sait encore.... mais le démon de la poésie le tient : il rime, avec passion, avec acharnement. Les gens se moquent de lui, se le montrent du doigt

comme un halluciné ; lui, timide, se dérobe aux regards, et, seul, honteux, comme on fait une mauvaise action, il rime ; il chante à sa façon la montagne et la plaine, les grands bois sourds et les gerbes d'or, la lumière torrentielle du jour et le doux clair d'étoiles des nuits. Malgré les conseils, malgré les sarcasmes, il rime ; il ramera jusqu'à sa mort.

Ne le plaignez-vous pas, ce poète pour qui la poésie est comme un mal dont on a honte ?



CAUCHOIS



Les journaux de Kingston et des environs, voire même ceux d'Ottawa, s'occupent de l'histoire des grandes îles situées à la tête des Mille Isles, c'est-à-dire devant Kingston et la rivière Cataracoui. L'une de ces corbeilles flottantes est appelée Howe, du nom du général de ce nom ; elle porte, sur les anciennes

cartes, le nom de Cauchois, que l'on a confondu avec Cauchon. C'est ici que j'interviens.

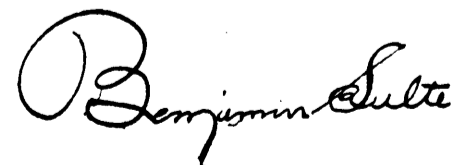
L'île aux Cochons, du temps de Cavalier de la Salle (1680), était ainsi désignée à cause de l'usage qu'on en faisait ; elle est toute petite et placée au sud de l'île Cauchois.

D'où venait Cauchois ? Il avait été baptisé Jacques, à Rouen, en 1652, et Cavalier de la Salle, qui était de la même ville, l'amena avec lui au fort Frontenac en 1675, à titre de valet de confiance. Il savait lire et écrire ; bientôt il devint expert dans les choses du trafic des pelleteries et dans les longs voyages ; jamais il ne perdit l'intime confiance de La Salle, et je suis porté à croire que ce fut le seul homme qui parvint à se maintenir en bons termes avec l'esprit fantasque, le caractère taciturne et cachottier du découvreur.

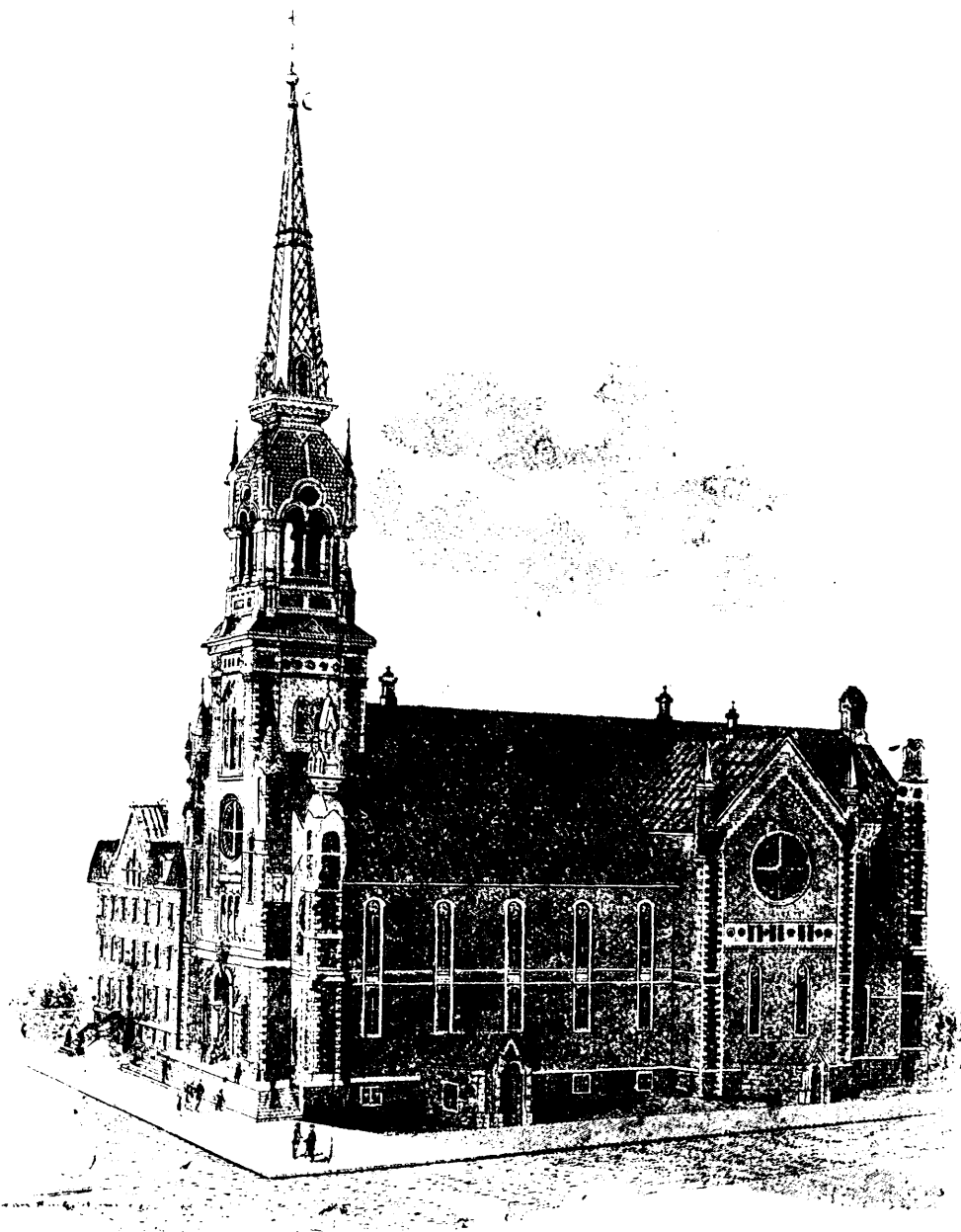
Dans les papiers de la Salle, je retrouve Cauchois partout. Il est au lac Ontario, au lac Simcoe, à Niagara, à Michillimackinac, aux Illinois, à l'embouchure du Mississipi, toujours chargé de quelque mission spéciale et s'en acquittant à merveille. Le 3 octobre 1682, revenant de la découverte des bouches du Mississipi, la Salle signe un billet de dix sept cents francs en faveur de Cauchois, “ qui ne le lui a jamais rendu, ” ajoute-t-il en forme de compliment.

L'été de 1683, les affaires de la Salle tombèrent tout à coup au plus bas. Le gouverneur fit saisir ses propriétés ; le service se débanda ; la Salle partit pour la France en quête de protection et de secours pécuniaires. Cauchois descendit à Montréal et y épousa, le 22 novembre de cette année, Elisabeth, fille de Louis Prudhomme, d'une famille fondatrice de Ville-Marie. Un frère d'Elisabeth avait été au Mississipi avec la Salle et Cauchois.

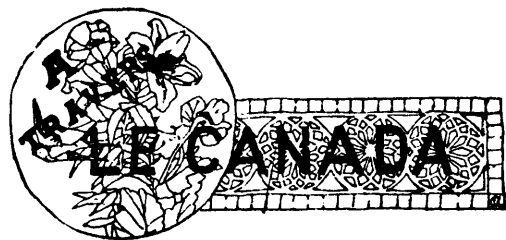
Il est très possible que ses descendants existent encore. Si oui, on devrait les faire connaître par la voie des journaux. Je serais très fier d'apprendre que mon ancêtre était à la découverte du Mississipi et a signé le procès-verbal de ce grand événement. Les Cauchois ne trouveront dans l'histoire que des notes flatteuses pour celui qui fut le premier de leur nom en Canada. J'espère avoir réponse à ma question.



Qui aime vraiment les misérables leur donne de sa main et sans gants.—SÉVERINE.



HULL.—ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE GRACE



NOTRE-DAME DE GRACE DE HULL



EST de Woburn, dans la république voisine, que Philemon Wright vint s'établir au Canada. En explorant la rivière Ottawa, il arriva au portage des Chaudières et, après avoir visité la chute en tous sens, il finit par s'établir sur la rive alors bien solitaire de Hull. Courageux et actif, il ne mit pas de temps à s'enrichir.

Wright était né à Hull, ville assez importante de la Grande Bretagne ; c'est donc en souvenir de la patrie absente qu'il nomma ainsi le village qu'il fonda.

L'un des fils de Philemon Wright, Tibérius, fut le père de Alonzo Wright, celui qu'on a surnommé avec tant de raison : *le roi de la Gatineau*.

Ruggles Wright, un autre fils du fondateur de Hull, construisit un moulin à scie. Grâce à ce moulin, qui développa dans cette partie du pays le commerce de bois, la population de Hull augmenta rapidement.

Quoique protestant, Ruggles Wright compre-

nait la salubre influence de la religion sur l'ouvrier. Aussi, le 16 septembre 1846, il donne un vaste terrain pour élever une chapelle, où les nombreux catholiques, qui travaillaient dans son moulin pourraient remplir leurs devoirs religieux. Ce modeste temple, appelé vulgairement *chapelle des voyageurs*, fut béni sous le nom de Notre-Dame de Bonsecours. Le R. P. Oblat, P.-E. Darocher, fut le premier desservant de cette chapelle. Il venait de Montréal pour faire remplir aux ouvriers leur devoir pascal. Les Pères Bravet, Bourassa et Frein continuèrent cette œuvre de dévouement jusqu'à l'arrivée du Père Reboul, qu'on peut considérer comme le second fondateur de Hull.

En 1868, le Père Reboul, qui, de l'évêché d'Ottawa, venait régulièrement à Hull chaque dimanche pour y célébrer l'office divin, jeta les fondements d'une église en pierre destinée à remplacer la chapelle en bois construite en 1846, devenue trop petite pour contenir la population toujours croissante. L'année suivante, on disait la messe dans le soubassement, et en 1870 l'église était ouverte au culte.

C'est alors que le Père Reboul quitta définitivement Ottawa pour se fixer à Hull. Le nombre des catholiques s'était tellement accru, qu'il n'était plus possible de les laisser sans pasteur.

Le 14 novembre 1870, Mgr Guigues, évêque d'Ottawa, érigeait Hull en paroisse, sous le vocable de Notre-Dame de Grâce. Il lui donna probablement ce nom en souvenir de l'église et du pèlerinage de Notre-Dame de Grâce, en Provence, où il avait passé les premières années de sa vie religieuse avec le vénéré fondateur des Oblats, qui était en Provence. La desserte de la nouvelle paroisse fut confiée aux Oblats.

Le Père Reboul, après avoir édifié l'église son-

gea au presbytère. Jusqu'alors les Oblats avaient résidé dans une maison de la rue Ilkerman. C'est dans cette humble demeure que fut constituée la première communauté des Oblats, à Hull, par Mgr Gingras et le Père Vandenberghe, alors provincial. Le Père Charpeney en fut nommé supérieur et les Pères Reboul et Phaneuf devinrent ses conseillers.

La paroisse de Notre-Dame de Grâce, de Hull, était fondée, il est vrai, les besoins spirituels étaient assurés ; mais pour continuer le bien commencé, il fallait le secours des écoles où les enfants apprennent en même temps que les éléments des sciences, la connaissance de la religion. En 1870 les filles de la vénérable Mère d'Youville s'installaient à Hull et ouvraient une école où les enfants ne tardèrent pas à affluer.

Le Père Reboul, en s'installant définitivement à Hull, n'oublia pas cependant ses chères missions des chantiers de l'Outaouais. Chaque année, vers la fin de décembre, il allait de chantier en chantier pour donner l'occasion aux hommes qui y travaillaient d'accomplir leur devoir pascal. Pendant l'hiver de 1877, après avoir visité quarante-trois chantiers, il tomba si gravement malade qu'on dut le ramener en toute hâte à Mattawan, où il mourut quelques jours après. Il fut sincèrement regretté par la population de Hull qui perdait en lui un père dévoué.

Cette même année, le Père Eugène Cauvin remplaça le Père Charpeney, comme curé de la paroisse et supérieur de la communauté des Oblats.

En 1878, les Frères des Écoles Chrétiennes inauguraient à Hull un magnifique collège où aujourd'hui tout près de mille enfants reçoivent les bienfaits d'une éducation chrétienne.

Le 21 avril 1880, un incendie détruisait 400 maisons de Hull et 3,000 personnes se trouvèrent sur le pavé. Des comités de secours s'organisèrent dans les principales villes de la puissance : le gouvernement fédéral vota la somme de \$7,000, et le marquis de Lorne, alors gouverneur-général du Canada, souscrivit \$500 pour venir en aide aux incendiés.

Six années plus tard, le 9 mai 1886, un nouvel incendie faisait ses ravages dans Hull. En moins de cinq heures, malgré les efforts héroïques des pompiers, le fléau dévastateur avait dévoré 110 maisons mettant 150 familles dans la rue. Une deuxième fois la charité s'émut, des comités furent constitués, et des secours furent distribués aux incendiés.

Enfin, le 5 juin 1888, un troisième incendie promenait la désolation dans Hull. L'hôtel de ville, l'église, le presbytère, le couvent et plus de 125 maisons étaient réduits en cendres. Cette fois encore, les incendiés de Hull ne furent pas oubliés. Les dons en argent en leur faveur s'élevèrent à \$12,000, dont \$5,000 données par le gouvernement fédéral, et \$5,000 par le gouvernement provincial.

Le père Cauvin, affligé mais non découragé, comptant d'ailleurs sur la Providence qui bien des fois lui était venue en aide, se mit immédiatement à l'œuvre pour reconstruire l'église. L'assurance sur l'église et le presbytère était loin de couvrir les pertes et une lourde dette restait à payer sur l'église détruite. On ne pouvait compter sur l'assistance pécuniaire des paroissiens ; il n'y avait pas, pour ainsi dire, une famille dans Hull qui n'eût été au moins une fois visitée par l'incendie.

Le 27 mars 1889, on jetait les fondements de l'église et du presbytère. Le 15 septembre suivant, Mgr Duhamel bénissait la première pierre.

L'incendie du 5 juin 1888, avait été le coup de mort du Père Cauvin. Sa santé déjà chancelante commença à décliner rapidement et ses supérieurs, se rendant à sa demande, lui accordèrent un repos bien mérité. C'est le père Lauzon, supérieur actuel, qui lui succéda.

Le 15 avril 1890, les travaux de l'église furent repris avec une nouvelle ardeur. A la fin de l'année, les murs et la couverture étaient terminés. Mais les ressources étaient épuisées. Il fallait pourtant finir l'intérieur, qui n'offrait que des murs nus. Le Père Lauzon obtint de ses supérieurs la permission de contracter un emprunt qui permit de terminer l'intérieur. Les ouvriers se mirent

immédiatement à l'œuvre, et le 30 août 1891, le soubassement était ouvert au culte.

Le soubassement terminé, les ouvriers s'occupèrent de l'église supérieure. Treize mois après, grâce au courage indomptable et au travail incessant du Père Lauzon, l'archevêque d'Ottawa, assisté de Mgr Lorrain, vicaire apostolique de Pontiac, bénissait, au milieu d'une foule immense, la nouvelle église.

L'église de Hall, disait le *Spectateur* du 2 octobre 1892, auquel nous avons emprunté une grande partie de nos renseignements, avec sa pierre à bosses, ses coins piqués au marteau, ses longues fenêtres à plein cintre, ses rosaces, sa tour monumentale et son clocher à jour, est sans contredit, à l'extérieur, la plus belle église du diocèse d'Ottawa.

Hall est aujourd'hui une des villes les plus importantes de la province et par sa population et par ses industries. Ses rapides progrès, elle les doit aux Oblats de Marie Immaculée. Puisse-t-elle ne l'oublier jamais !

Père Georges Roy

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Les navires de guerre français ont quitté Québec le 20 de ce mois, en route pour New-York.

* *

La société des Missions étrangères, compte un martyr de plus, le R.P. Joseph, assassiné le 19 du mois dernier, en Corée, par des soldats chinois. Le Père Joseau avait à peine vingt-neuf ans.

* *

La ville de Saint-Henri (près Montréal), aura, comme Notre-Dame, son carillon de cloches. Des mouvements seront adoptés au bourdon de manière à ce qu'il puisse sonner tous les quarts-d'heure. Les travaux commenceront sous peu.

* *

Une dépêche de Shanghai, datée du 16 courant, annonce qu'un incendie désastreux a détruit près de deux mille maisons de la ville de Shun-King, située dans la province de S. Chuen. Plus de cent personnes ont péri dans les flammes.

* *

L'empereur de Russie a écrit de sa main à la reine Victoria pour la prier de se rendre à Saint-Petersbourg, afin d'assister au mariage du czarévitch avec la princesse Alice de Hesse. La reine désire faire ce voyage, mais ses médecins ne savent pas s'ils doivent lui permettre de l'entreprendre.

* *

ERRATUM.—Dans le sonnet : *La femme destinée*, par Albert Ferland, une faute typographique est passée inaperçue. Au lieu de lire :

Nous nous sommes unis pour toute l'éternité,
il faut lire :

Nous nous sommes unis pour toute éternité.

* *

Les artistes engagés pour la saison qui commence, par la compagnie de l'opéra Français, sont arrivés depuis peu de jours parmi nous. Le directeur, M Hardy, ainsi qu'un certain nombre d'invités, ont été les recevoir à bord du *Island Queen* où une cordiale réception les attendait. Un lunch délicieux fut servi à bord à nos hôtes nouveaux, pendant une charmante promenade sur le Saint-Laurent, et l'accueil chaleureux qu'ils ont reçu

leur ont amplement prouvé qu'ils arrivaient au milieu d'un public sympathique avide d'applaudir à leurs succès futurs.

* *

Mgr l'archevêque de Montréal est parti le 17 courant pour Saint-Jérôme, où il a administré, le lendemain, la confirmation. Le même jour, Sa Grandeur s'est rendue à Saint-Casimir, à l'occasion de la restauration de l'église ; il y a eu messe pontificale, et dans l'après-midi Sa Grandeur s'est rendue à Sainte-Scholastique pour bénir le nouveau couvent.

* *

La semaine écoulée a été glorieuse pour les Japonais. Deux grandes victoires ont été gagnées par ceux-ci sur la flotte et l'armée chinoise, qui a subi des pertes énormes. La flotte japonaise est maintenant la maîtresse de la mer et du fameux golfe de Fetchili, d'où elle peut facilement débarquer des troupes pour envahir la Chine. On peut s'attendre, d'ici peu, à des événements importants, et il pourrait bien se faire que les orgueilleux Chinois, si méprisants pour notre civilisation, se repentiraient amèrement de ne pas avoir profité des secours et des armes qu'elle eut pu leur mettre en mains.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—J.-B. C., Québec.—*Le Chant de l'union* sera publié prochainement.

L., Montréal.—Reçu vos deux poésies. *L'Autonne* est la meilleure et paraîtra probablement. Quant à l'autre, il vaut mieux encore la sacrifier.

E. S., Montréal.—Merci pour votre biographie, qui sera publiée la semaine prochaine.

SIR N.-F. BELLEAU

Le 14 de ce mois, est mort à Québec, où il résidait, sir N.-F. Belleau, ancien maire de Québec, ancien lieutenant-gouverneur de la province de Québec, et ancien premier ministre du Canada.

Les funérailles ont eu lieu à Québec la semaine dernière, et les restes de cet homme remarquable ont été déposés dans les voûtes du couvent des Ursulines.

L'affluence du peuple était énorme, et la cérémonie funèbre a été des plus imposantes. Dans le chœur de la Basilique, somptueusement décorée pour la circonstance, on remarquait NN. SS Hamel, Marois, Tanguay, ainsi que les abbés Praisance, Myrand, Dupuis, Blouin, Lortie, etc. L'éclat de la société québécoise formait le cortège.

Les porteurs des coins du poêle étaient les honorables MM. Angers, Chapais, Garneau, Casgrain, le juge Routhier, Son Honneur S.-N. Parent, maire de Québec, MM. H. Smith, Dr Lemieux, Ph. J. Jolicœur, F. Baby.

Sir Narcisse laisse une fortune qu'on évalue à \$400,000, et le Dr G.-A. Belleau, coroner du district, est son principal héritier.

Né à Québec, le 20 octobre 1808, de Gabriel Belleau et de Marie-Kotcka Hamel, sir Narcisse, après de sérieuses études au Séminaire de cette ville, fut reçu avocat en 1832. Entré au conseil de ville, il devint maire de Québec en 1852, et c'est sous sa sage administration que fut construit le premier aqueduc de Québec. Membre du conseil législatif, de 1852 à 1867, il en fut élu président en 1857. La même année, il fut nommé bâtonnier du barreau de Québec, et devint peu après ministre de l'agriculture. En 1865, à la mort de sir E.-P. Taché, sir Narcisse fut élu premier ministre et receveur général, et exerça ces hautes fonctions jusqu'à ce qu'il fut, en 1867, nommé premier lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

Les princes ont tenu à honorer cet homme illustre, et les nombreux ordres dont il fut décoré pendant sa brillante carrière, montrent à quel point le tenaient en estime ceux qui ont reçu pour mission de gouverner les hommes.

Vers le 20 août 1860, le prince de Galles lui conférait dans la salle du conseil législatif le titre de Baronet

En 1871, Sa Majesté le roi d'Espagne lui conféra le titre de Commandeur Grand Officier de l'Ordre Royal d'Isabelle la Catholique, en récompense de services rendus à l'Espagne au sujet des filibustiers de Cuba.



N.-F. Belleau
R. G. M. S.

En 1879, le marquis de Lorne, gouverneur du Canada, conféra à sir Narcisse le titre et la dignité de Commandeur de l'Ordre de Saint-Michel et de Saint-Georges.

Généreux et libéral, il ne voulut jamais accepter les octrois auxquels lui donnait droit sa haute position pour ses réceptions officielles, l'entretien de sa résidence, etc.

Une heureuse vieillesse couronna une si belle carrière, et si l'homme illustre est disparu, son nom et son souvenir resteront à jamais gravés dans le cœur des Canadiens-Français.

UTILITÉ SOCIALE DU CHRISTIANISME

Je crois à la religion parce qu'elle est vraie, non parce qu'elle est utile ; mais son utilité est une preuve de sa vérité.

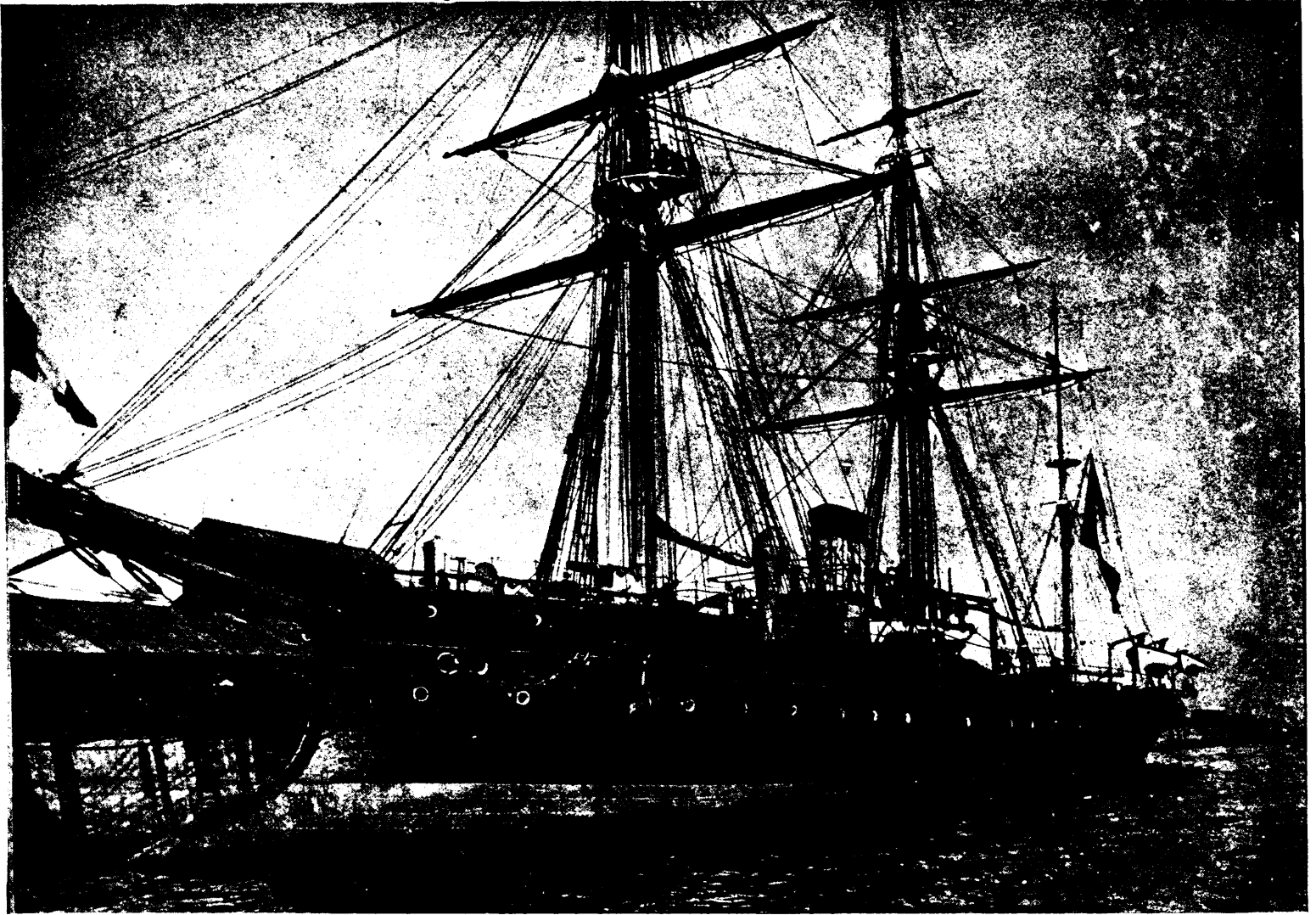
On fonde trop d'espérances sur la politique, lorsqu'on veut rendre plus heureux l'état social. Depuis cinquante ans, on a fait beaucoup pour introduire la liberté dans nos lois, et bien peu pour nous rendre dignes d'être libres. Une multitude de voix, non seulement en France, mais dans les deux hémisphères, font retentir ce cri : *Améliorez le sort des hommes ! Noble vœu ! qui sera stérile si l'on n'apprend pas mieux à connaître les vrais moyens d'amélioration.*

Les idées d'affranchissement universel, de liberté du genre humain, sont nées de l'Évangile ; mais, pour les rendre possibles à réaliser, le Christ les avait unies aux principes d'une religion de paix et d'amour.

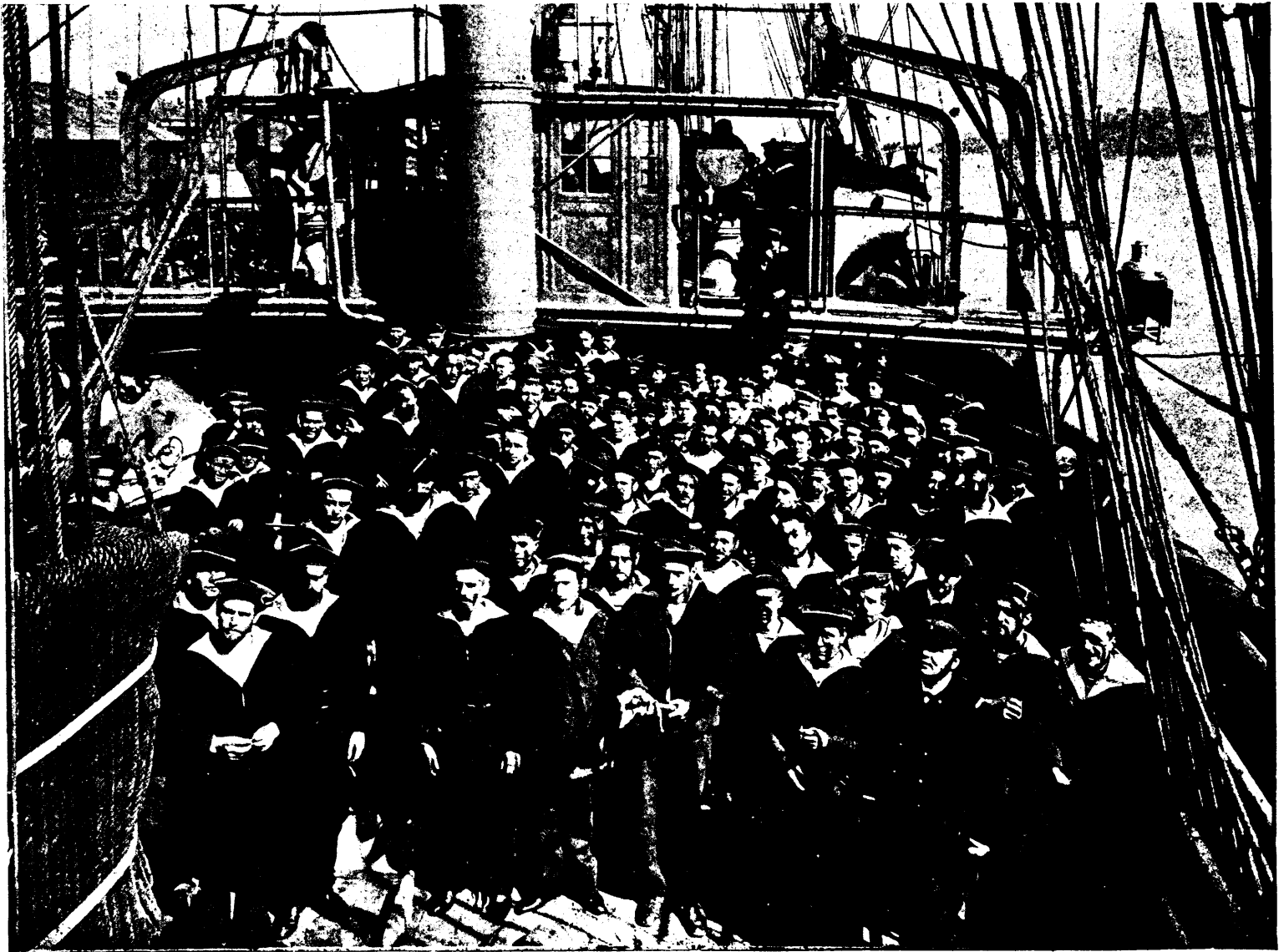
Les passions de l'homme en ont autrement ordonné. Des liens nécessaires ont été rompus : ce qui devait être indivisible, des insensés le séparèrent : ils veulent l'émancipation, et repoussent la charité. Alors, les espérances d'amélioration s'évanouissent, le mal croît sur le sol où l'on s'imaginait avoir semé le bien ; il fallait s'entraider, on s'égorge.

Tremblez des résultats que peut avoir une liberté sans morale. L'homme rentrera dans la voie de l'Évangile, et renouera les liens qu'il a brisés ou il marchera au hasard, poussé par sa brutale indépendance, jusqu'au jour où un de ces chasseurs de nations, qu'on appelle despotes, le prendra dans ses rets comme une bête sauvage.

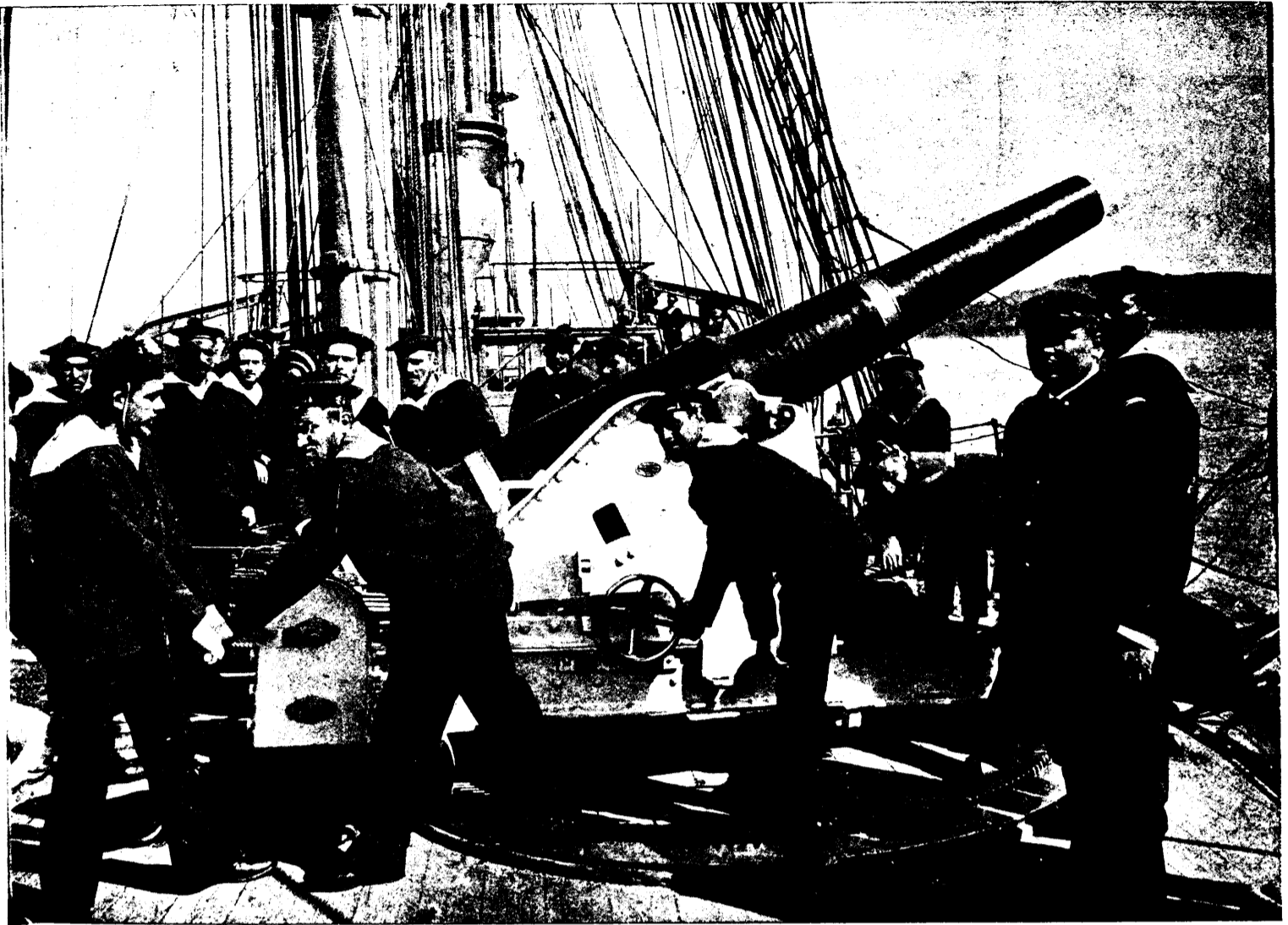
J. DROZ.



LE "NIELLY"



LES MARINS FRANÇAIS A MONTRÉAL.—GROUPE DE MARINS—Photo. J. N Laprés



LES CANONNIERS A LA MANŒUVRE



LES MARINS FRANÇAIS A MONTRÉAL.—VUE PRISE SUR LE PONT.—Photo. J. N. Laprès

POUR UNE FLEUR

TRIOLETS

Après les jours d'été chauds et joyeux
Septembre nous paraît bien triste et sombre.
Nous avions du soleil tout plein les yeux
Après les jours d'été chauds et joyeux.
Mais il fait froid maintenant sous les cieux
Pour rêver quand la grève est noire d'ombre ;
Après les jours d'été chauds et joyeux
Septembre nous paraît bien triste et sombre.

Que restera-t-il en nos souvenirs
Hormis des bruits de parole et de vague,
Dans quelques ans, dans de courts avenir,
Que restera-t-il en nos souvenirs !
Des mots gravés s'effacent des menhirs,
Livres de pierre en un langage vague.
Que restera-t-il en nos souvenirs,
Hormis des bruits de parole et de vague !

Il restera, n'ayez peur, plus qu'un son
Des choses que vous m'avez murmurées,
L'écho ne n'eurt pas quand meurt la chanson ;
Il restera, n'ayez peur, plus qu'un son
L'hiver prend il toute feuille au buisson !
Et le vent tout parfum aux roseraies !
Il restera, n'ayez peur, plus qu'un son
Des choses que vous m'avez murmurées !

J'ai tout sur moi dans un rien résumé,
Jusqu'au vieil arbre abritant notre rêve,
Les prés tondus de leur foin parfumé,
J'ai tout sur moi dans un rien résumé,
Même l'air pur que nous avons humé
Ensemble en nos soirs passés sur la grève.
J'ai tout sur moi dans un rien résumé,
Jusqu'au vieil arbre abritant notre rêve.

C'est une fleur que de vous je reçus
Humide encor de vos furtives larmes
Et de vos mains prise aux rochers moussus.
C'est une fleur que de vous je reçus
Et que je tiens faite d'écrins coeus
Près de mon cœur, comme on garde des charmes ;
C'est une fleur que de vous je reçus
Humide encor de vos furtives larmes.

Jules Janot



LA DEMISSION

I



VOICI le prélude de la valse,
dit-elle ; il me reste tout
juste le temps de vous as-
surer que tout ce que j'ai
de bonté de vous laisser me
débité depuis un quart
d'heure, n'a pas l'ombre
du sens commun.

Il fit un mouvement pour
protester.

—Tenez, mon cher Gon-
tran, interrompit-elle avec un sourire irrésistible,
pour vous punir, vous allez me garder mon éven-
tail et mon bouquet ; je vous redemanderai l'un et
l'autre tout à l'heure, après la valse.

Et comme il la regardait sans songer à répondre,
tant son âme passée dans ses yeux la couvrait avec
amour, elle ramena ses lèvres mignonnes en une
moue espiègle et, le menaçant du doigt :

—Eh bien ! vous voilà déjà muet, vous qui par-
liez tant et si mal à propos, il n'y a que peu d'in-
stants ? Oh ! le vilain cousin, qui ne trouve rien à
me dire : Voyons, continue-t-elle, pourquoi ne me
parlez-vous pas de l'Algérie, ce pays de merveilles,
à ce que l'on assure ?

—Je n'ai rien à vous en dire.

—Rien, ce n'est pas assez.

—Que voulez-vous savoir ?
—Parlez-moi de la société que vous y voyez ;
des femmes arabes qui, dit-on, sont admirablement
belles.

—Moins belles que vous, assurément.
—Ce n'est pas un compliment que vous voulez
me faire ?

—Non, ma cousine.
—A la bonne heure ! Décidément, mon cousin,
je crois que vous avez eu tort d'abandonner l'Eu-
rope pour l'Afrique.

—Voilà une vérité dont je ne me doutais pas il
y a un mois.

—Pourquoi, il y a un mois ?

—Parce que je ne vous avais pas encore revue.

—Mon cher Gontran, je vous prévins charita-
blement que vous deveniez insupportable.

—Vous avez raison, Henriette ; mais est-ce ma
faute si, lorsque vous êtes là, près de moi, j'oublie
tout ce que je pourrais avoir à dire, pour ne plus
songer qu'à vous regarder !

—Taisez-vous donc ; vous finirez par vous faire
débester.

—Ben, ma cousine, parlez encore, parlez tou-
jours ainsi.

—Parce que ? . . .

—Parce que je n'écoute que vos yeux et qu'ils
démentent vos paroles.

—Laissez en paix mes yeux, qui seraient des
menteurs s'ils exprimaient autre chose que ce que
je viens de vous dire. Là, êtes-vous content ?

—Oui, ma cousine.

—Maintenant, laissez-moi bien vite.

—Quoi, déjà ?

—Vous faites semblant d'oublier que j'ai, devant
vous, promis cette valse à votre ami Frédéric.

—Est-ce bien celle-là ? . . .

—Voyez mon carnet, et vérifiez, monsieur l'in-
quisiteur.

—En ce moment, je n'ai d'yeux que pour vous.

—En ce moment, dites-vous ?

—En ce moment . . . et toujours.

—Toujours ! . . . ah ! mon cousin, que voilà un
mot bien vagabond, et qui rime admirablement avec
jamais.

—Il rime beaucoup mieux encore avec amour.

—Décidément, Gontran, vous êtes un fat, et je
vous promets de vous punir comme . . .

En ce moment, un habit noir, surmonté d'une
tête blonde, aux moustaches en croc, vint s'incli-
ner devant eux.

C'était le vicomte Frédéric.

—Mon cher vicomte, dit précipitamment Gon-
tran, et sans laisser à sa cousine le temps de parler,
madame la baronne de Vaubrielle vous prie de
l'excuser ; la chaleur du bal, la fatigue . . .

—Mais le bal commence à peine !

—C'est une habitude à reprendre monsieur le
vicomte, interrompit la baronne, qui venait de
surprendre un léger froncement de sourcil sur le
visage des deux jeunes gens ; veuillez vous souve-
nir que depuis deux longues années je vis retirée,
et vous m'excuserez sans doute. Au reste, ajouta-
t-elle avec un sourire conciliant, je ne vous tiens
pas quitte, et j'aurai l'honneur de réclamer votre
bras pour la prochaine valse.

L'habit noir s'inclina, balbutia quelques mots,
et se retira sans regarder Gontran.

II

Henriette de Vaubrielle est une jolie blonde de
vingt-deux ans, petite, toute gracieuse, avec des
pieds et des mains d'enfant.

Sous sa lèvre rose, que le rire entr'ouvre volon-
tiers, se montrent des dents mignonnes, s'alignant
en perles nacrées d'une blancheur admirable.

Son esprit enjoué, tempéré par une humeur un
peu sérieuse, accueille avec un secret plaisir les
assiduités de son cousin Gontran, dont le caractè-
re, tout d'une pièce, a des aspérités, des heurts
imprévus qui l'étonnent sans doute, mais ne lui
déplaisent pas.

Sar cette gaieté primesautière, sur cette belle
jeune veuve aspirant à la vie et dont l'œil bleu n'a
connu que le rire, jetez, si vous voulez, un grain
de coquetterie, et vous aurez le portrait d'Hen-
riette.

Coquetterie ! dites-vous ? Mon Dieu, oui ! l'a-

veu en est fait ; mais que celle d'entre vous, mes-
dames, qui est sans . . . coquetterie, lui jette la
première pierre.

Henriette, il y a trois ans de cela, avait épousé
un vieil ami de sa famille, le baron de Vaubrielle,
un de ces vieillards aimables qui semblent être nés
vieux, et qui ont conservé jusqu'à nous la tradi-
tion de la politesse exquise et de l'affabilité un peu
maniérée du dernier siècle.

Un mot le peint tout entier. Lorsqu'il apprit
que la jeune Henriette consentait à unir ses dix-
neuf printemps à ses soixante-deux hivers :

—Il est donc vrai, mademoiselle, dit-il en lui
baisant la main, comme il eut baisé la main de la
reine, et s'inclinant devant elle avec cette grâce
parfaite dont, hélas ! le secret se perd tous les jours
un peu, il est donc vrai, vous daignez me faire
l'honneur de devenir ma veuve ? . . .

Après quelques mois d'une union pendant la-
quelle il se rendit fort aimable, le vieillard s'en
alla un jour, sans secousse, presque sans maladie,
souriant à la mort, laissant après lui le souvenir
de ses qualités.

La jeune veuve se retira aussitôt au fond de la
Bretagne, dans un vieux manoir séculaire dont
l'Océan baignait les assises.

Elle y passa deux ans, en compagnie d'une
vieille parente de feu le baron, et d'un vieux cha-
noine, son oncle maternel, homme simple, d'une
grande piété et qui, encore préoccupé, au déclin du
dix-neuvième siècle, de la grande querelle des mo-
nistes et des jansénistes, s'abimait dans cette
étude stérile, passant alternativement du camp de
Pascal au camp de Fénelon, sans jamais pouvoir,
depuis trente ans que durait cette étude, se pro-
noncer définitivement pour l'un ou l'autre des
deux illustres adversaires.

Après deux ans de séjour dans ce vieux milieu,
entre ces deux vieilles gens, n'entendant et ne
voyant que des choses qui semblaient aussi vieilles
que le vieux château, la jeune veuve reçut avec
un plaisir qui ressemblait fort à du soulagement,
la visite de sa tante, la marquise de Chambriers,
et se laissa facilement persuader par elle que le
temps du deuil était expiré.

A quelques jours de là, elle rouvrit les portes
de son petit hôtel de la rue de l'Université, et c'est
au bal, pour fêter sa rentrée dans ce monde, que
nous assistons en ce moment.

Gontran de Chambriers est un beau jeune
homme aux cheveux coupés court, à la moustache
noire. Il a trente ans, et paraît quelque peu gêné
dans un habit noir trop boutonné.

Caracère en dehors, imagination prompte, cœur
chaud, facile à surprendre, mais susceptible d'une
solide amitié, M. de Chambriers est ce que l'on peut
appeler un brave garçon, cachant, sous une brus-
querie à peine contenue, une rare sensibilité.

Il a connu Henriette enfant, alors que, restée
orpheline, elle fut confiée aux soins de sa mère.

Elle avait douze ans à peine lorsque, sortant de
l'École militaire, le jeune homme partait pour l'A-
frique, où, en quelques années, il gagnait les épaule-
ttes de chef d'escadron et la rosette de la Légion
d'honneur.

En ce moment, il est en mission auprès du mi-
nistère, et il est arrivé à Paris presque en même
temps que sa petite cousine, devenue, elle, baronne
et veuve.

La vie mouvementée du soldat en Afrique, les
multiples exigences professionnelles ont, jusqu'à
présent, absorbé l'attention du jeune officier qui, à
l'encontre de beaucoup de ses compagnons, a pris
son métier au sérieux.

Mais depuis un mois, c'est-à-dire depuis qu'il a
retrouvé sa jolie cousine, les idées de Gontran se
sont familièrement modifiées.

Insensiblement, il a découvert qu'il était sur
terre d'autres séductions, d'autres jouissances que
la marche d'une colonne opérant contre les quel-
ques tribus arabes qui manquent encore de con-
viction à l'exercice de la paternelle sollicitude du
gouvernement.

Et, insensiblement aussi, ses mœurs, un peu sol-
datesques, se sont adoucies sous une influence mys-
térieuse dont il ne s'est rendu compte que lorsqu'il
était déjà trop tard pour s'y soustraire.

« Le lion a rencontré la gazelle, et ses yeux
n'ont plus eu de clairs. »

Les natures ardentes ne savent pas faire les choses à demi ; — pour elles, la passion est entière ou elle n'existe pas. En amour, le paroxysme est leur ordinaire.

III

— Vous venez de vous faire un ennemi, mon cousin ; — le vicomte n'est pas dupe. . . .

— Qu'importe, puisque vous êtes encore là.

— Dans tous les cas, il est une chose qui m'importe fort, à moi, répondit vivement la jeune femme, véritablement blessée du procédé de Gontran : c'est la façon tout à fait cavalière dont vous semblez disposer de ma personne.

— Mais. . . .

— Vous apportez dans nos salons parisiens des reminiscences soldatesques absolument hors de mise. . . .

— Je vous jure. . . .

— Il faut véritablement être militaire, et arriver du Sahara, pour se permettre pareille incartade.

— Je suis au désespoir de vous avoir déplu. . . .

— Eh ! mon cher comte, réservez un désespoir qui ne répare rien, et que vous n'auriez pas dû vous mettre dans le cas d'avoir à utiliser ; — cela eût été mieux cent fois.

— Pardon ! Henriette, mais j'espérais. . . . je croyais. . . .

— Quoi donc, voyons ? qu'espérez-vous ? que croyiez-vous ? dit la baronne qui martelait ses doigts de rose à petits coups d'éventail.

— Que vous auriez pardonné un mouvement de. . . .

— De ?

— De jalousie. . . .

— De jalousie ?

— D'égoïsme si vous voulez.

— Vous êtes fou, je suppose.

— Hélas ! j'en ai bien peur !

— Quand vous ai-je donné le droit d'être jaloux, et surtout de me le dire ?

— Jamais, je le reconnais, et cependant, ce droit, il vous serait si facile de me le donner !

— Comment cela, s'il vous plaît ?

— En me permettant d'envoyer, dès ce soir, ma démission au ministre.

— Je ne comprends pas.

— C'est que depuis que je vous ai vue, je ne me sens plus la force de quitter Paris. Excusez ma franchise, Henriette ; pourquoi ne pas vous dire, dès à présent, ce que je suis inhabile à cacher ? Je n'ai plus au monde qu'un désir, qu'une espérance, qu'une seule ambition, vous servir et vous plaire.

— Mais c'est du dernier galant, dit la jeune femme, en proie à une irritation nerveuse que la maladroite déclaration de Gontran ne faisait qu'augmenter. On ne disait pas mieux au temps des troubadours et des trouvères, continua-t-elle en riant mal derrière son bouquet.

— Vous riez, Henriette ?

— Et comment voulez-vous qu'on s'empêche de rire ? Vous me tenez là, assise dans un fauteuil, claqué murée dans le coin d'un salon de jeu, et me contez les choses les plus bouffonnes en roulant de gros yeux et avec un sérieux imperturbable.

— Quoi, ma cousine ! est-ce ainsi que vous accueillez un homme qui renonce à tous ses rêves d'ambition et de gloire, pour se consacrer uniquement à vous ? Est-ce là ce que votre cœur réserve à l'amour que vous inspirez ?

— En vérité, comte, vous me permettrez de regarder tout ceci comme une plaisanterie d'un goût douteux ; c'est la seule excuse que je puisse admettre.

— Une plaisanterie ! ma cousine.

— En pourrait-il être autrement, je vous prie ?

— Henriette !

— Ah ! tenez, comte ! laissez moi en rire, interrompit la jeune veuve dont l'irritation était loin de se calmer : cela vaudra mieux vraiment. Vous vous croyez ici à la tête de votre escadron de chasseurs ; vous commandez la charge et vous venez brusquement me faire l'hommage d'un amour subit qu'on ne vous demande pas, et me jetez à la tête l'offre d'une démission dont je n'ai que faire.

— Vous êtes cruelle, ma cousine.

— Restez donc à vos soldats, mon cher comte : vous avez tout à fait grand air sous l'uniforme, et

j'ai entendu dire que l'armée à besoin d'officiers.

Le pauvre Gontran pâlit sous cette réponse hautaine ; sa brusquerie vivement fouettée se fit jour un instant.

— Ah ! c'est ainsi que vous vous jouez de qui a la sottise de vous aimer ! c'est ainsi que votre détestable coquetterie. . . .

— Monsieur le comte, interrompit la baronne qui se leva soudain, brisons là, je vous prie. Pour votre honneur, pour mon repos, j'en ai trop entendu. J'oublierai, si je le puis, tout ce qui vient de se passer ici. C'est tout ce que je saurai faire pour vous.

— Ah ! madame ! n'oubliez rien, répondit doucement Gontran, qui sentait son cœur envahi par le froid ; et si vous daignez recevoir la prière d'un homme dont l'âme déborde de peine, vous vous souviendrez au contraire.

Cela fut dit avec un tel accent de tristesse navrée, que la baronne, déjà près de la porte du salon de jeu, s'arrêta, subitement émue malgré son irritation, et tourna la tête.

Gontran, toujours assis dans son fauteuil, la tête basse, les mains pendantes, regardait machinalement le sol.

La jeune femme à demi tournée vers lui, le visage coloré par l'émotion, le considéra un instant en silence.

— Voyons, mon cher comte, dit-elle en se rapprochant tout à coup, avouez que ceci est une plaisanterie, ou tout au moins un instant d'oubli que vous regrettez.

— Je n'ai nulle peine à avouer, madame, que je suis mortellement marri de vous avoir déplu, je n'éprouve aucune confusion à vous en demander pardon.

— Bien ! comte.

— Vous le disiez tantôt vous-même, madame, je suis un soldat ; malgré moi j'apporte dans vos salons parisiens des façons algériennes qui heurtent ; je glisse sur vos parquets cirés et m'embarrasse dans vos tapis. — J'ai perdu sous la tente la clef de ce seul langage conventionnel que vous pouvez entendre et qui, lui, aurait su parler sans vous irriter. J'ai cru qu'il suffisait de se sentir fermement honnête homme pour pouvoir, sans ambages, dire honnêtement à une honnête femme : Madame, mon cœur ne peut vivre que par vous ; vous êtes ma joie et mon espérance ; je vous aime ! vous êtes tout mon bonheur, toute mon ambition — je vous aime ! vous êtes mon rayon, vous êtes ma vie — je vous aime !. . . sans que cette femme, quelle qu'elle soit, pût relever dans ces choses ainsi dites une offense ou une plaisanterie. Voilà ce que j'ai cru, madame, voilà en quoi je me suis trompé.

La jeune femme, visiblement troublée, avait écouté cette sortie de Gontran qui, la tête haute, le teint animé, parlait avec un accent d'irrésistible franchise.

Son irritation s'était évanouie sous cette parole chaude, émue, qui chantait à son cœur l'hymne d'un amour ardent et loyal ; elle voulait cependant résister encore et fuir le charme qui la gagnait ; mais le mouvement qu'elle fit pour se rapprocher de la porte la conduisit directement vers le fauteuil qu'elle venait de quitter.

Sans trop se rendre compte de son action, elle s'assit, puis, fixant son regard limpide sur les yeux du comte :

— Tout ce que vous venez de me dire là est vrai ? demanda-t-elle lentement,

— Oui, madame.

— C'est ainsi que vous. . . . m'aimez ?

— Oui, madame.

— Ainsi. . . .

Elle s'arrêta soudain, et une petite larme, une perle, glissa doucement de ses cils soyeux et disparut dans son bouquet de bal.

— Vous pleurez, Henriette ! !

— Non, monsieur, je songe.

— Pais-je vous demander à quoi ?

— Je songe, dit-elle en relevant sa jolie tête blonde et arrêtant sur le comte deux grands yeux bleus où l'espièglerie était revenue, je songe que voilà le prélude de la valse que j'ai promise à votre ami, et que. . . .

— Et que vous voulez retourner au bal ? continua-t-elle, qui devint tout pâle.

— Précisément.

Eh ! tenez, voici justement le vicomte qui vient me rappeler ma promesse. Allons, mon cousin, gardez moi mon bouquet et mon éventail ; je vous redemanderai l'un et l'autre tout à l'heure, après la valse.

Le vicomte Frédéric entra en ce moment,

— M'avez-vous excusée, monsieur le vicomte ? Veuillez m'offrir le bras, je vous prie.

Au moment de franchir le seuil du salon de jeu, elle se retourna de nouveau, et sourit en regardant le malheureux Gontran qui, pâle et toujours assis dans son fauteuil, broyait machinalement sous ses doigts crispés le bouquet et l'éventail de la baronne.

— Mon cher cousin, dit-elle en donnant à sa voix toute la câinerie féminine voyez là-bas, sur ce guéridon, à côté de la fenêtre, il y a, je crois, du papier et de l'encre ; — si vous profitez de mon absence pour rédiger votre démission !. . . .

IV

— Comment, Gontran donne sa démission ? demanda Frédéric, en quittant le petit salon au bras de la baronne.

— Mon Dieu, oui !

Et pourquoi cela ?

— Que voulez-vous, une idée bizarre !

— Laquelle ?

— Il veut se marier.

— Vraiment, avec qui ?

— Je ne sais trop : une folie !

— Ah ! le malheureux !

— N'est-ce pas ?

GUSTAVE CANE.

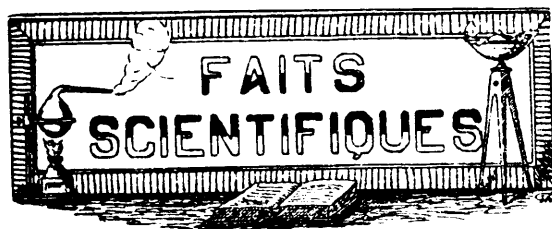
CARNET DE LA CUISINIÈRE

Omelette aux croûtons. — Faites griller des tranches de mie de pain, que vous coupez en dés, faites les revenir et cuire dans la casserole avec du jus ; on peut y entremêler des filets de volaille ou perdrix ; vos croûtons étant cuits bien moelleux, battez des œufs et mélangez y les croûtons et les filets si vous en avez mis ; faites cuire votre omelette à la poêle, roulez-la et servez-la dans un plat chaud.

Potage au lait d'amande. — Mettez une demi-livre d'amandes douces dans de l'eau que vous faites chauffer ; quand elle est prête à bouillir, vous les retirez pour les peler et les jeter à mesure dans l'eau fraîche ; faites les sécher et les pilez dans un mortier en les mouillant de temps à autre d'une cuillerée d'eau pour les empêcher de tourner en huile. Mettez ensuite dans une casserole un litre d'eau, un peu de sucre, fort peu de sel, cannelle ou vanille, le zeste d'un citron et les amandes ; faites bouillir un quart d'heure et passez au tamis, servez le plus chaud possible.

Faire blanchir une livre de bon riz Caroline ; après l'avoir rafraîchi, le mettre dans deux litres de bouillon, remuer et retirer sur le coin du fourneau ; laisser cuire à petit feu pendant trois quarts d'heure. Couper en deux une demi-livre de navets et autant d'oignons, les faire revenir de couleur blonde et les cuire à petit mouillement dans du consommé. Au moment de servir, réunir le riz et sa cuisson aux navets et oignons, finir avec trente grammes de beurre fin, que l'on fait fondre en mêlant doucement pour ne pas écraser les légumes. Servir à part du parmesan râpé.

Il vient de paraître à la librairie Sainte-Henriette, un nouveau petits volume très intéressant, intitulé *Un Disparu*. Il a sa place marquée dans toute les bibliothèques. Prix : 10 cents. G. A. & W. Damont, libraires, 1826, rue Sainte-Catherine.



AGRICULTURE

Fabrication de l'engrais dos à la campagne.—Le *Mark Lane Express* indique le moyen suivant pour fabriquer l'engrais d'os à la campagne.

On ramollit les os en en formant des tas avec de la chaux vive et de la terre glaise ; on dispose, par exemple, une couche de six pouces d'os, par-dessus une couche de chaux d'environ trois pouces enfin une couche de quatre pouces de terre glaise, et ainsi de suite jusqu'à ce que le tas ait une hauteur convenable. On le recouvre alors d'une épaisse couche de terre. Des trous verticaux sont pratiqués dans la masse à partir du sommet et on y verse de l'eau pour éteindre la chaux. Le compost s'échauffe et reste chaud pendant deux ou trois mois, après lesquels on constate que les os sont devenus très friables ; on peut alors mélanger tout le tas et s'en servir immédiatement comme engrais.

ASTRONOMIE

Sur une éclipse douteuse du quatrième satellite de Jupiter.—Le *Bulletin astronomique* publie la note suivante que lui adresse M. J. Landerer :

"L'intérêt qu'il y aurait à observer l'éclipse du quatrième satellite de Jupiter qui, d'après la *Connaissance des Temps*, doit avoir lieu le 17 janvier 1895, avec une demi-durée de 16m 25s, m engage à prier messieurs les astronomes qui auraient à leur disposition le temps et les moyens suffisants pour en faire une observation attentive, de vouloir bien me communiquer leurs résultats, avec indication de la méthode employée pour apprécier le minimum du satellite.

"D'après la théorie de M. Souillart, l'éclipse ne peut-être que partielle, le satellite devant se trouver, au moment de la conjonction, en dehors de la section de l'ombre, à 2'36" de son bord boréal. Il est donc évident, eu égard à la distance du cœd descendant de l'orbite à laquelle le phénomène en question doit se produire, que ce sera là une occasion bien exceptionnelle pour connaître la portée de la durée dont il s'agit.

"Relativement à l'anneau moyen de la pénombre, la demi-durée théorique de l'éclipse partielle serait de 8m 19s ; le satellite ne fera donc que l'effleurer."

L'ÉLECTRICITÉ DÉFENSIVE

M. de Parville raconte comment il électrisait la grille de son parc pour se débarrasser des importuns, et rapporte à ce sujet un fait assez amusant : "Un procédé analogue, écrit-il, a été employé par un physicien éminent dans le cours d'un voyage en Égypte et avec une bien autre utilité. Werner von Siemens était monté avec quelques compagnons sur la grande pyramide, et y avait entrepris des expériences sur l'électricité atmosphérique. Les observations se poursuivaient depuis quelque temps déjà, quand la pensée vint aux Arabes que les Européens faisaient là œuvre de sorcellerie. Ils mirent bientôt les savants en demeure de quitter la pyramide. Voyant que leurs objurgations restaient sans effet, ils entreprirent d'expulser Werner von Siemens et ses compagnons de vive force. Il fallut se mettre sur la défensive.

"Je m'établis alors, dit von Siemens, au point le plus élevé du monument et je chargeai ma plus forte bouteille de Leyde. Au moment où le chef de la bande venait me saisir par la main pour tenter de m'arracher du poste que j'avais choisi, à ce moment critique, j'approchai la tige de mon conducteur à un centimètre de son nez.

"L'effet de la décharge dépassa tout ce que l'on

pouvait attendre. Le fils du désert, dont les nerfs n'avaient jamais été soumis à pareille épreuve, tomba à la renverse, comme s'il avait été foudroyé.

"Pais, poussant un hurlement, il se releva comme enlevé par un ressort, et, en un instant, il s'éclipça, suivi par tous ses compagnons. On ne l'a jamais revu." Il est donc quelquefois fort utile d'être électricien.

MÉTÉOROLOGIE

L'âge de la terre.—M. Emile Blanchard, de l'Académie des Sciences, s'occupe, dans la *Nouvelle Revue de l'âge de la terre*. Ce ne sont encore que des hypothèses incapables de fournir des chiffres précis, mais toutes s'accordent pour reconnaître au globe un grand nombre d'années qui défie et effraye l'imagination.

Parmi les découvertes dont la science est redevable à l'école de Hutton, il faut citer la déclaration de la très grande antiquité du globe. Six mille ans avaient suffi jusqu'alors pour satisfaire les esprits. Lorsque fut tiré le rideau qui voilait l'histoire de la terre et que les hommes, regardant au delà du court espace pendant lequel cette histoire s'est déroulée, contemplèrent la longue suite des âges s'étendant indéfiniment dans un passé obscur, la perspective frappa fortement leur imagination. L'astronomie avait fait connaître un espace sans limites, la nouvelle science de la géologie révélait entre les temps d'incalculables distances.

Aucune date précise ne peut être exprimée pour mesurer l'intervalle qui nous sépare de ce passé lointain ; mais lord Kelvin estime qu'une période de cent millions d'années peut comprendre toute l'histoire géologique du globe.

D'autre part, les géologues ne portent pas à moins de 500 millions d'années la durée qui a été nécessaire pour la formation et la stratification des terrains géologiques, d'où incompréhensibles faits géologiques avec l'hypothèse nébulaire, qui ne fournit que 18 millions d'années en moyenne, peut être 30 millions au maximum. A remonter vers le passé le plus lointain, on le voit, les déterminations chronologiques deviennent de moins en moins assurées. En dissertant au milieu du gouffre des centaines de millions d'années, l'esprit s'en trouve comme écrasé.

A quelle date l'homme est-il apparu dans le monde ? A la fin de la période glaciaire.

On sait qu'après un temps où l'Europe centrale jouissait d'un climat chaud, il y eut un grand refroidissement qui entraîna la mort des grands mammifères qui vivaient alors dans nos pays, les éléphants, les rhinocéros. C'est la période glaciaire. Toute vie est alors éteinte. A déterminer la longueur de cette période se sont appliqués les géologues et les physiciens. Le célèbre géologue anglais, Prestwich, ne croit pas à une durée de plus de 15 000 à 25 000 ans pour la période glaciaire, c'est-à-dire pour l'époque de l'extrême froid, et il admet une durée de 8 000 à 10 000 ans pour l'époque de transition, ce qu'il appelle l'époque de la glace fondante.

Selon Prestwich, l'antiquité de l'homme remonterait à 20 000 ou 30 000 ans, si on le suppose antérieur à l'époque glaciaire. Si, au contraire, l'homme n'est venu qu'après la période glaciaire, son apparition ne daterait que de 10 000 à 15 000 ans.

ORNITHOLOGIE

L'oiseau-trompette.—L'oiseau-trompette est le grand chiffonnier des marais et des bois de la Guyane, où il chiffonne, sans relâche, avec son estomac pour hotte et son bec pour crochet. La nature lui confia un rôle formidable et bienfaisant, s'il en fut jamais, et l'oiseau-trompette s'en acquitte avec honneur en ingurgitant une multitude effroyable de serpents et de crapauds, de scorpions, d'araignées, de lézards, de cancrelats hideux. Tous les goûts sont dans la nature.

Ce terrible et charmant oiseau s'apprivoise comme un pigeon. Dans les fermes de la Guyane, on le voit fraterniser avec les poules, les canards

et les dindons, les accompagner à la promenade, les surveiller, les défendre, apaiser les querelles, séparer les combattants à coups de bec, protéger les faibles et les petits, ramener son troupeau à la ferme en faisant retentir les échos de son étonnante falfare.

Ce fœau des reptiles est, aussi, le garde-champêtre et le "petit manteau bleu" des fermes et des étables. Noble et fier autant qu'utile et beau, il se dresse sur ses hautes jambes guêtrées de jaune, dans une attitude de puissance et de défi qui semble dire : "C'est moi l'oiseau trompette, la terreur des reptiles et la providence des troupeaux."

L'Afrique méridionale, elle aussi, a son grand exterminateur de reptiles, son avaleur de serpents, son terrible chiffonnier ailé. C'est le serpentaire, oiseau magique et vaillant, qui s'attaque aux reptiles les plus formidables en se faisant un bouclier de son aile et de son bec une épée.

En Amérique, dans le voisinage même de l'oiseau-trompette, apparaît le kamiki qui porte un dard sur son front et un éperon meurtrier sur chacune de ses ailes. C'est ainsi qu'il affronte les reptiles dans la fange des marais et qu'il entre en lice armé de ses trois épées. Avec sa bravoure antique et son armure d'un autre âge, le kamiki a l'air, au milieu des autres oiseaux, d'un chevalier des croisades égaré dans nos temps modernes. La corne redoutable qui pare son front et lui sert à fouiller les marais grouillants de reptiles, l'a fait surnommer le rhinocéros des oiseaux.

Le serpentaire, le kamiki cornu et l'oiseau-trompette forment un trio de vaillance et de sympathie justifiées par d'éclatants services. L'oiseau-trompette a, sur ses confrères, le mérite original de son talent de musicien ; on dirait, à l'entendre, qu'il a avalé un clairon. Soit qu'il aime, soit qu'il lutte, il embouche sa trompette éclatante et fait retentir alcôve ou champ de bataille d'une fanfare de guerre ou d'amour. On reste confondu en entendant cette voix de cuivre qui sort en cascades retentissantes et précipitées du goïer d'un oiseau.

Au bruit de cette fanfare redoutée, les reptiles se déroulent en sifflant et glissent dans les herbes, terrifiés par cette voix d'airain qui doit leur faire l'effet épouvantable de quelque trompette du jugement dernier. Mais l'irépidé oiseau arrive, battant et manœuvrant ses ailes comme une épée. Le serpent meurtri siffle, se soulève, se tord, retombe et meurt. Et son vainqueur, entonnant aussitôt sa fanfare de guerre, sonne la victoire, comme il sonna la charge, à tous les échos de la forêt.

NOUVELLES A LA MAIN

L'autre jour, à New-York, un condamné à mort était en train de feuilleter une bible, quand le pas-tour de la prison entre dans son cachot.

—Quel passage cherchez-vous ? dit avec bonté l'ecclésiastique.

—Monsieur le curé, répondit le condamné, je cherche un passage... pour me sauver....

* *

L'esprit d'autrefois.

Un jour Piron, travaillant, entendit sa nièce qui, jouant avec son chat dans un cabinet voisin, s'écriait :

—Ah ! la vilaine bête !...

—Ma nièce, lui cria Piron, est-ce que vous regardez dans la glace ?

—Non, mon oncle, répond la nièce, c'est votre portrait que je regarde.

Malgré l'impertinence de cette réponse, Piron en rit.

* *

Deux époux comparaissent devant le commissaire de police pour s'être battus sur la voie publique. Un ami les accompagne.

—Avez-vous vu le commencement de la querelle ? demande le magistrat à l'ami.

—Oui, monsieur le commissaire, il y a environ deux ans.

—Comment, deux ans !

—Oui, j'étais témoin à leur mariage.

CHOSSES ET AUTRES

—Un habitant de Collingwood vient d'avoir l'idée de conserver la viande en remplaçant la glace par la neige.

—Les peuples ont à présent une provision de 2 249 920 sacs de café. L'an dernier, à pareille époque, cette provision était de 3 086 450 sacs.

—Tunis a envoyé en France, dans le courant de l'année dernière, 110 tonneaux d'éponges, d'une valeur totale de 50 591 louis sterling.

—Les mines de charbon des Etats-Unis s'étendent sur une superficie de 194 000 milles carrés, soit plus de quatre fois toute l'étendue de l'état de New York.

—C'est le manque de confiance qui avait causé la dépression des affaires, et comme les affaires reprennent, on doit en conclure que la confiance renaît. Tout le monde s'en félicite.

—Les anciens mécaniciens n'osaient pas faire mouvoir leurs trains en temps de pluie. Ils craignaient que la locomotive ne devint incontrôlable, sur des rails trop glissants.

—La valeur impossible de Hall, P. Q., est à présent de \$2 171,751. La population de cette ville est de 11,652; la moyenne de la valeur impossible est donc de \$186.37 par tête d'habitant.

—A Paris, quand un marchand annonce une marchandise à prix coûtant, le gouvernement l'oblige à tenir sa parole ou à dire pourquoi. Il y a encore de bonnes choses chez ces Parisiens.

—Un savant a calculé que tout l'or du monde peut tenir dans une chambre de vingt quatre pieds carrés. Nous sommes en état de fournir la chambre si quelqu'un veut bien nous indiquer où aller prendre l'or.

—La colonie du Cap, a une population de 365,000 Européens et 755,000 nègres, cafres, hottentots, bushmen, zoulous, etc. La dette publique de la colonie dépasse le chiffre de 26,000 000 louis sterling, soit 71 louis sterling pour chaque européen.

—On ne joue pas avec le cœur d'une femme en Australie. Nous trouvons dans un journal de Sidney l'annonce suivante: "Si mon mari, Jérémie Craig, ne se présente pas d'ici à trois semaines, je lui donne avis que je me remarie."

—Still Alarm est le titre d'un mélodrame en cinq actes qui se joue au Royal, cette semaine, où l'héroïsme et le courage des humbles pompiers sont rappelés. Le libretto sur lequel est brodé cette pièce est d'un pathétique et d'un réalisme saisissants. Tous les engins et accessoires pour combattre l'élément destructeur sont représentés sur la scène. On y voit un dévidoir dont on peut raconter toute une histoire. Un soir, après la représentation, dans une petite ville de la Pennsylvanie, le tocsin se fit entendre annonçant qu'un incendie venait de se déclarer dans la ville. Les braves acteurs sans perdre un instant quittèrent la salle avec leur matériel au complet et se rendirent sur le théâtre de la conflagration où ils arrivèrent les premiers et rendirent de signalés services.

Pâtisseries "Griddles" au lait caillé

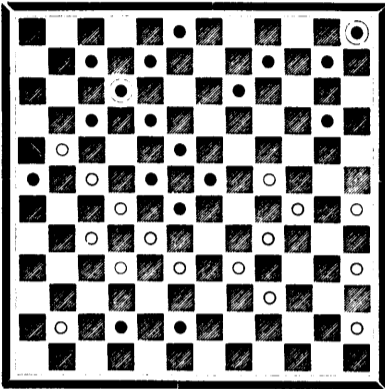
Deux tasses de lait caillé, un œuf, une cuillerée à thé de soda, sel beurre et sucre. Tout cuisinier sait comment préparer et faire les gateaux "Griddles"

Tous ceux qui ont essayé la Sarsepareille d'Ayer proclament sa supériorité sur tous les autres produits destinés à purifier le sang. Son action sur l'estomac, le foie et les intestins est plus active, plus parfaite et plus durable que celle de n'importe quel autre médicament.

LE JEU DE DAMES

PROBLEME No 153

Composé par M. J.-H. Desaulniers
Noirs.—18 pièces



Blancs.—6 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 151

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
53	48	42	64
65	59	64	53
40	37	29	38
72	65	53	40
50	45	38	51
63	58	51	64
65	59	64	53
60	10	16	3
44	37	31	44
45	5 gagnent.		

BUREAU

De Rédaction et de Traduction en langue française, anglaise et italienne

Le soussigné a l'honneur d'informer le public qu'il vient d'ouvrir, au No 1950 de la rue Ste-Catherine, un bureau pour la rédaction, la traduction et la transcription au clavignraphe de lettres ciulaires et documents de toute nature, littéraires, légaux, commerciaux, etc., en langues française, anglaise et italienne

On enseignera à ce bureau les trois langues et on y donnera des leçons de sténographie française, c'avigraphie, etc.

On s'occupera aussi de travaux de comptabilité, tels que tenue de livres, collections, etc.

Le soussigné promet satisfaction complète, tant sous le rapport de l'exécution que sous celui des bas prix, à tous ceux qui lui feront l'honneur de lui confier leurs travaux, et il invite ses amis et le public en général à lui faire une visite.

Heures de bureau : de 8 h. à 10 h. du matin, et de 3 h. à 6 h. du soir.

J. SEPH GENEST.
1950, rue Ste-Catherine.

DETECTIVES!

Bright, young and middle-aged men wanted in every locality to act as PRIVATE DETECTIVES under instructions. Previous experience not required or necessary. Send stamp for full particulars and get sample copy of the best illustrated criminal paper published. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, EAU, INDIANAPOLIS, IND. * * * * *

REPORTERS!

I want a responsible LADY or GENTLEMAN in every town to act as newspaper correspondent, report the happenings in their locality and write articles for publication. Experience not required or necessary. Big remuneration for good writers. Enclose stamp for full particulars. MODERN PRESS ASSOCIATION, Chicago, Ill.



James E. Nicholson.

Presque Incroyable

Mr. Jas. E. Nicholson, Florenceville, N. B., se débat pendant sept longues années avec

UN CANCER à la LÈVRE,
ET EST GUÉRI PAR LA

SALSEPAREILLE
d'AYER.

Mr. Nicholson dit: "J'ai consulté des docteurs qui m'ont ordonné toutes sortes de choses, mais sans résultat; le cancer commença à

Ronger les Chairs,

et à s'étendre jusqu'au menton; et j'ai souffert le martyre pendant sept longues années. A la fin, je me décidai à prendre de la Salsepareille d'Ayer. Au bout d'une semaine ou deux j'ai remarqué une

Amélioration Sensible.

Encouragé par ce résultat, j'ai continué et un mois après la plaie sous le menton commença à se guérir. Trois mois plus tard, la lèvre commença à se guérir et, après avoir pris de la Salsepareille d'Ayer pendant six mois, la dernière trace du cancer avait disparu."

La Salsepareille d'Ayer

Seule Admise à l'Exposition Colombienne.
Les Pilules d'Ayer règlent les Intestins.

J. EMILE VANIER
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

187, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6 40 PAR AN—6 MOIS, \$3 30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment: Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

Abonnement d'essai, un mois \$0 50. S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurstel, gérant.

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6 40 par an, 9, rue François Ier, Paris, France.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois

Recevront gratuitement le feuilleton en cours de publication "Le Secret d'une Tombe."

60 JOURS

Excursions pour les Colons

A toutes les gares de la ligne du



DE BILLETS SERONT VENDUS

19 Juin—Bons pour revenir jusqu'au 11 Août
19 Juin— " " " " " 18 Août
16 Juin— " " " " " 25 Août
17 Juill.— " " " " " 15 Sept.

Pour les places suivantes aux prix fixés.

Deloraine.....	\$28.00
Reston.....	
Estavan.....	
Binscarth.....	
Moosomin.....	
Regina.....	\$30.00
Moosejaw.....	
Yorkton.....	
Prince Albert.....	\$35.00
Calgary.....	
Red Deer.....	\$40.00
Edmonton.....	

EXPOSITION D'AGRICULTURE ET D'INDUSTRIE DE WINNIPEG, aura lieu du 23 au 28 juillet inclusivement, et le 17 juillet a été choisi comme jour d'excursion pour permettre au passager de voir cette exposition.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST. JACQUES
CORNER DE LA RUE ST. FRANCOIS XAVIER

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

26 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment: Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc.; journaux de notes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues et publications. Ordres pour livres promptement exécutés

RENE RAVAU

ARTISTE-PEINTRE

4, Rue St-Laurent

Résidence privée :

156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur sole, satin, etc.—Spécialité: Adresses enluminées.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113



LE SECRET D'UNE TOMBE

DEUXIÈME PARTIE

LA MARCHANDE A LA TOILETTE

Elle était fort contrariée d'avoir fait un si long voyage pour rien. Sans doute c'était quelque chose de savoir ce que la chevrière venait de lui apprendre ; mais à quoi cela l'avancait-elle ? Elle était venue à Salvignac avec l'espoir d'y trouver Marguerite et la fille du marquis de Mimosa. A présent qu'elle savait que la petite Thérèse Inès avait été reprise à Marguerite, enlevée sans aucun doute par ces cruels ennemis dont parlait le marquis de Mimosa dans son testament, que lui importaient cette Marguerite et sa fille ? N'ayant plus rien à faire avec elles, elle n'avait plus à s'en occuper.

C'était de Thérèse-Inès dont elle avait besoin ; c'était la fille du marquis qu'il lui fallait. Mais où était-elle ? Qu'était-elle devenue ? Et si elle n'était pas morte, où la chercher, où pourrait-elle être retrouvée ? Était-elle en France ou en Espagne ?

Certainement, elle n'avait pas été enlevée de Salvignac pour être mise en possession des biens de son père. Tout indiquait que les craintes du marquis n'avaient été que trop sérieuses. Ses terribles ennemis et, par conséquent ceux de sa fille, avaient enlevé la petite Thérèse pour la faire disparaître. Qu'en avaient-ils fait ? S'ils n'avaient pas eu la férocité de tuer une innocente enfant, ils s'en étaient débarrassés en l'abandonnant quelque part. Oai, voilà ce qui avait dû être fait.

Alors, à moins d'un miracle, il ne fallait pas qu'elle espérât retrouver la fille du marquis.

Ah ! c'était bien la peine de s'être donné tant de mal pour mettre la main sur ces papiers dont elle ne pouvait rien faire, car s'ils avaient encore de l'importance, elle ne voyait plus le profit à en tirer.

Et cette déception lui arrivait quand, ayant appris la mort de l'ancien maire de Salvignac et la disparition de l'abbé Ancelin, elle pouvait se considérer comme étant maintenant seule et unique dépositaire du secret des papiers qui pouvaient prouver l'identité de la fille du marquis de Mimosa.

Quelle lourde chute, après avoir porté si haut son rêve ambitieux !

Et, piteusement, Léonie se répétait en elle-même ce vieux dicton :

" Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. "

Par exemple, elle ne se doutait guère du beau rôle qu'elle se donnerait si, revenant à sa première et bonne inspiration, elle faisait remettre par son fils les papiers à Mme Villarceau ou si elle les lui portait elle-même.

Elle n'avait plus rien à faire à Salvignac. Elle paya sa dépense à l'auberge, prit sa petite valise de voyage et se rendit à pied à la gare, qui n'était qu'à environ trois quarts d'heure du bourg.

Le lendemain, après une absence de quatre jours, elle était de retour à Paris.

— Madame, lui dit Elisabeth, l'homme à la boîte d'argent est revenu hier.

— Encore pour avoir de l'argent ?

— Ça, c'est bien sûr.

— Il ne se lasse pas.

— C'est vous qu'il lassera. Il avait l'air très en colère de ne pas vous trouver.

La marchande à la toilette resta un instant pensive.

— Quand a-t-il dit qu'il reviendrait ? demanda-t-elle.

— Il ne me l'a pas dit : mais vous pouvez être sûre qu'il se représentera demain.

— C'est bien, je le recevrai.

XVII. — A BON CHAT BON RAT

On dit que la nuit porte conseil ; cependant elle ne conseilla point à Mme Prudence de faire parvenir les papiers à la veuve du Dr. Villarceau. Son esprit d'intrigue l'engageait vivement, au contraire, à les conserver. Malgré sa grande déception, elle ne désespérait pas encore d'en pouvoir tirer quelque chose.

Car, enfin, c'était un secret qu'elle possédait et un secret, quel qu'il soit, n'est jamais sans valeur.

Elle avait retrouvé les papiers, presque miraculeusement, pourquoi ne parviendrait-elle pas à découvrir ce qu'était devenue la fille du marquis ? Est-ce qu'elle n'avait pas le droit de compter encore sur le hasard qui, déjà, l'avait si bien servie.

Il était parlé dans le testament du marquis d'un colonel français appelé Jacques de Vaucclair ; ce M. de Vaucclair, s'il n'était pas décédé, devait être actuellement général ; il ne lui serait pas difficile de le trouver, ce général, et peut-être y aurait-il quelque chose à faire avec lui. Mais elle avait le temps de s'occuper de M. de Vaucclair.

Ah ! si elle pouvait lui rendre sa petite fille, quel beau rôle elle aurait à jouer auprès du général ! il lui semblait que cela effacerait bien des choses de son passé et que, moins craintive, elle pourrait se retrouver en présence de son fils.

Constamment chez la mère de Paul le bien et le mal se confondaient sans que l'un parvint à triompher de l'autre ; mais si vénale que fût la marchande à la toilette, quand le sentiment maternel prenait le dessus, elle devenait meilleure, et si elle eût été encouragée dans cette voie, peut-être aurait-elle renoncé à ses détestables calculs.

Malheureusement, elle ne s'était pas changée en vieillissant, elle était toujours envieuse de la prospérité, de la fortune des autres et jalouse de leur bonheur. Elle enviait ce que le sculpteur sur bois avait fait et faisait encore pour son fils ; elle était jalouse de son mari, qui voyait Paul tous les jours et avait à lui seul toute la tendresse du jeune homme.

Elle ignorait dans quelle situation de fortune se trouvait Lebrun ; mais elle voulait être plus riche que lui, afin de pouvoir dire à Paul : " Ton père te donne cent mille francs ; tiens, moi, je t'en donne le double ! "

Maintenant qu'elle était finie, qu'elle n'était plus qu'une étoile éteinte, elle ne demandait plus rien pour elle ; tout, tout pour son fils ! elle s'était mise au lit de bonne heure et, pendant de longues heures d'insomnie, elle avait pensé à bien des choses, surtout à Edouard Forestier.

Elle se rappelait le premier entretien qu'elle avait eu avec cet homme et était de plus en plus convaincue qu'il ne lui avait point dit au sujet des papiers tout ce qu'il savait.

Pourquoi les avait-il volés ? Comment avait-elle appris que le docteur Villarceau en était le dépositaire ? Avait-il réellement intérêt à savoir ce qu'ils contenaient ?

Ces questions lui revenaient constamment à l'esprit. Et elle se disait :

— Oui, bien certainement, ce misérable Forestier pourrait me faire de très intéressantes révélations ; et qui sait s'il ne m'aiderait pas à retrouver la jeune Espagnole ?

Elle s'était levée et habillée de bonne heure, se mettant quelque peu en frais de toilette pour recevoir Forestier, cet importun qu'elle avait plusieurs fois congédié, en lui faisant donner par Elisabeth deux ou trois louis, comme une aumône. Aujourd'hui elle l'attendait avec une fiévreuse impatience.

Enfin, un peu avant neuf heures, il entra dans la boutique. Il n'avait pas l'air bien hardi et, à sa mine piteuse, il était facile de deviner qu'il ne lui restait plus rien des derniers louis que lui avait donnés la marchande à la toilette.

— Mme Prudence est-elle de retour ? demanda-t-il à Elisabeth.

— Oui, et me voilà, répondit Léonie en se montrant ; que me voulez-vous encore ?

— Ai-je besoin de vous le dire ?

— Ainsi vous êtes toujours à la recherche d'une pièce de vingt francs ? Est-ce que vous n'allez pas bientôt travailler ?

— Je ne trouve aucun emploi.

— Et il faut que ce soit moi qui vous fasse vivre ?

— A qui puis-je m'adresser si ce n'est à vous, madame Prudence ?

— Je ne vous remercie pas de la préférence que vous m'accordez.

— Madame Prudence, il y a le coffret...

— Ne parlons pas de cela, l'interrompit-elle avec raideur ; vous savez bien que cet objet volé, saisi par moi est sans valeur pour vous ; s'il est encore entre mes mains, c'est que je n'ai pu trouver la personne à laquelle il doit être rendu. D'ailleurs, je vous ai déjà donné plus de cinq cents francs et c'est un peu, il me semble, comme si je vous l'avais acheté.

— Soit, madame, mais si je viens à vous dans ma détresse...

— Eh bien ?

— C'est que vous m'avez promis de m'aider.

— En effet, je vous ai fait cette promesse ; il ne faudrait pourtant pas que cela durât des années.

— J'arriverai, j'espère, à me placer. En attendant, je n'ai pas dîné hier soir, je ne sais pas si je pourrai manger aujourd'hui, et la quinzaine de ma chambre à l'hôtel n'est pas payée.

— B eh, il faut que je fasse encore quelque chose pour vous ?

— Hélas ! oui, madame Prudence.

— Eh bien, je ne dis pas non, mais c'est à une condition.

— Laquelle ?

— Je vous le dirai. Venez, suivez-moi.

Elle le conduisit dans ce *buen retiro* où une fois déjà elle l'avait introduit.

Il s'assit sur le siège que lui indiqua la marchande à la toilette.

— Forestier, dit Léonie, nous allons parler encore, et très sérieusement cette fois, des papiers que vous avez dérobés chez le Dr. Villarceau.

— Ah ! fit-il.

Et en lui-même :

— Qu'est-ce qu'elle veut savoir ? Méfions-nous.

— Forestier, reprit Mme Prudence, si vous voulez que je m'apitoie encore sur votre sort, je vous demanderai d'avoir plus de confiance en moi que lors de notre première entrevue.

— Mais, madame...

— Vous ne m'avez pas répondu comme vous auriez dû le faire, avec franchise ; il est des choses que vous m'avez cachées.

— Par exemple ! mais je vous ai tout dit, tout avoué.

— Non, et je va's vous le prouver.

— Ce sera difficile.

— Moins que vous le pensez. J'ai quelques questions à vous faire.

— Ah !

— Y répondrez vous franchement, nettement ?

— Dame, je tâcherai.

— Forestier, vous ne m'avez pas dit pourquoi vous avez volé les papiers dont le Dr Villarceau était le dépositaire, voulez vous m'en donner aujourd'hui la raison.

— Je me suis emparé des papiers afin de savoir ce qu'ils contenaient.

— Comment avez-vous appris qu'ils étaient entre les mains du docteur Villarceau ?

— Oh ! tout simplement, par hasard.

— Vous ne me répondez pas franchement.

— Je ne peux pas vous faire une autre réponse.

— Vous aviez, à vous emparer des papiers, un autre intérêt que celui de curiosité.

— Je ne dis pas le contraire.

— Vous n'ignorez pas que ces mystérieux papiers concernaient une petite fille confiée à une personne qui s'était chargée de l'élever.

— Eh bien, oui, je savais ça ; mais, vous, madame Prudence, comment savez vous ? . . .

— Je n'ai pas à vous le dire, quant à présent. Forestier, tout ce que vous avez fait pour vous emparer des papiers indique combien vous aviez intérêt à les posséder et à en connaître le contenu. Avouez-moi donc que vous saviez certaines choses concernant la petite fille.

— Je l'avoue.

— Tenez, Forestier, reprit Mme Prudence en le regardant fixement, vous deviez savoir où était l'enfant.

— Je n'ai pas à vous le cacher, je savais à quelle personne un Espagnol avait confié la petite fille.

Si maîtresse d'elle-même qu'elle fût la marchande à la toilette ne put se contenir.

— Forestier, s'écria-t-elle les yeux étincelants, vous savez ce qu'est devenue l'enfant, aujourd'hui une jeune fille !

— Non, madame Prudence, je ne le sais pas ; mais le saurais-je, à quoi cela me servirait-il maintenant, puisque les papiers sont perdus ?

— Supposons qu'on les retrouve.

— On ne les retrouvera jamais.

— Ah ! vous croyez cela ? . . . Et si je vous disais qu'ils sont retrouvés ?

— Je ne le croirais pas.

— Eh bien, croyez-le ou non, ces fameuses pièces ont été retrouvées.

— Par qui ?

— Par moi.

— Allons donc !

— Je parle très sérieusement, Forestier, et, vous le voyez, je suis franche avec vous et pleine de confiance. J'ai cherché et retrouvé votre ancien meuble ; les papiers, qui n'étaient pas sortis de leur cachette, sont à présent en ma possession.

— C'est bien vrai, cela ?

— Pourquoi mentirais je ?

— Et vous savez ce que disent les papiers ?

— Sans doute, car je n'ai pas hésité à en prendre connaissance.

Forestier avança son siège, s'accouda sur la table et les prunelles brillantes :

— Alors ? interrogea-t-il avidement.

— Avec ou sans votre permission, Forestier, répondit-elle, je me montrerai fort réservée et ne vous dirai, quant à présent du moins, que ce qu'il me plaira de vous dire. Qu'il vous suffise donc de savoir que la jeune fille dont le prénom est Thérèse, appartient à une noble famille d'Espagne et est l'unique héritière d'une grande fortune.

— Ah ! je m'en doutais ! s'exclama Forestier.

— Il est à craindre que des parents de l'intéressante jeune fille ne se soient emparés de son héritage, continua Mme Prudence, mais on pourrait leur faire rendre gorge.

— Oui, certainement appuya Forestier, qui dévorait du regard Mme Prudence.

— Mais, reprit celle-ci, cherchant à scruter la pensée de Forestier, il faudrait savoir d'abord où est la jeune fille et lui fournir ensuite les moyens de faire valoir ses droits.

— Voilà, fit Forestier pensif, il faudrait savoir où est la jeune fille.

— Comprenez bien la situation, Forestier ; si vous deveniez mon associé en cette circonstance et que, grâce à nous, la jeune fille rentrât en possession de son héritage, ce serait pour vous la fortune, car l'héritière ne saurait se montrer trop reconnaissante.

— Oui, oui, madame Prudence, je comprends, je comprends bien.

— Les papiers sont en ma possession ; mais seule je ne puis rien ; j'ai besoin de vous, Forestier, et, nettement, je vous propose d'être mon associé.

— Dame, c'est à voir.

— Vous savez où est la jeune fille.

— Mais . . .

— Ne niez pas, vous le savez ! . . . Elle avait huit ans quand vous avez volé les papiers chez le Dr Villarceau ; quel intérêt auriez-vous eu à commettre ce vol, si vous n'aviez pas su où trouver la jeune fille ? La petite Espagnole avait été confiée à une dame Marguerite, qui demeurait alors dans une commune du nom de Salvignac . . .

Forestier ne put s'empêcher de tressaillir.

— Comment savez vous cela ? demanda-t-il effaré.

— Comment ? Je suis allée à Salvignac où j'ai appris, ce que vous n'ignorez pas, que trois jours après avoir été confiée à cette dame Marguerite, la pauvre petite avait été enlevée. Par qui ? On ne l'a jamais su. Mais l'auteur de l'enlèvement était certainement un misérable payé par les ennemis de l'enfant, qui avaient intérêt à la faire disparaître.

Eh bien, Forestier, il est de toute évidence pour moi que vous avez eu connaissance de l'enlèvement et que même vous avez su ce que le ravisseur avait fait de la petite fille.

Maintenant Forestier regardait la marchande à la toilette, ouvrant de grands yeux ahuris. Il était stupéfié et, certes, il y avait de quoi. Était-ce possible ? Il avait pris sa fille à sa femme et l'on croyait que c'était la petite Espagnole qui avait été enlevée ! Par exemple, si l'on s'attendait à quelque chose, ce n'était pas à cela.

Mais le coquin n'était pas homme à se démonter pour si peu, à ne pas garder sa présence d'esprit, à ne pas faire tourner à son profit une aussi étrange méprise. Eh bien, puisque l'on voulait que la petite fille enlevée fût l'Espagnole, il n'avait rien à redire à cela ; le mieux pour lui était de laisser Mme Prudence dans son erreur. Tout de suite il pensa à sa fille qu'il pouvait substituer à l'Espagnole.

Il mordait à l'appât qui lui était tendu.

Pourquoi pas, après tout ? Puisqu'il faut une héritière à Mme Prudence, pourquoi cette héritière ne serait-elle pas sa fille ? Il ignorait absolument ce qu'était devenue l'Espagnole, mais il savait où trouver celle qu'il avait abandonnée la nuit dans une étable.

Assez longtemps il était resté silencieux, la tête baissée, pendant que la marchande à la toilette l'observait et attendait avec anxiété ce qu'il allait lui répondre.

Enfin il se redressa, passa la main sur son front pour rejeter ses cheveux en arrière, puis attachant sur Léonie son regard hypocrite :

— C'est vrai, répondit-il, je savais tout cela quand je suis entré chez le docteur comme valet de chambre

Le visage de Mme Prudence s'était irradié.

— J'en étais sûre, s'écria-t-elle, vous saviez où trouver la jeune Espagnole !

— Naturellement.

— Forestier, où est-elle ?

— Au même endroit, je pense ; je n'ai pas songé à m'occuper d'elle depuis que je suis sorti de prison.

— Ainsi c'est bien ce que j'avais deviné, l'auteur de l'enlèvement a abandonné la pauvre petite.

— Oui.

— Où cela ? Dites-le moi !

— Oh ! oh ! comme vous y allez ! De même que vous ne me dites pas tout, Mme Prudence, il m'est bien permis de vous cacher quelque chose.

— De la défiance ?

— Que voulez-vous ? Le malheur rend soupçonneux ; cependant je ne crains pas une trahison, attendu que je saurais vous en faire vite repentir. Je vous ai déjà dit que j'ignorais si la jeune fille était encore dans le village où elle a été abandonnée ; voilà ce qu'il est important de savoir ; ayez donc je vous prie, un peu de patience. Dès demain, je vais quitter Paris et me mettre à la recherche de la jeune héritière ; je ne reparaitrai pas devant vous, je vous le promets sans pouvoir vous dire où se trouve actuellement celle dont vous avez besoin. Soyez tranquille, Mme Prudence, je sais ce que je dois faire dans l'intérêt de notre association.

— C'est bien, Forestier, je n'insiste pas.

— Je vous en remercie ; mais j'insiste, moi, sur mon pressant besoin d'argent.

— Combien vous faut-il ?

— Vous le savez et vous le voyez, je manque de tout. C'est dans le Midi que je vais aller et vous ne voudriez pas que je voyageasse avec ce pantalon et ce veston bons à jeter dans la hotte du chiffonnier ; et puis on ne sait pas ce qui peut arriver en route, les dépenses que l'on est obligé de faire.

La marchande à la toilette se leva, ouvrit son coffre fort et y prit cinq billets de cent francs qu'elle remit à Forestier.

Celui-ci compta les billets, gravement, puis les glissa dans sa poche en disant :

— C'est assez . . . pour le moment.

Il se leva et prit son chapeau de feutre déformé, portant les traces de toutes les injures du temps.

— Quand vous reverrai je ? demanda Léonie.

— Avant huit jours, je l'espère.

Les deux associés se serrèrent la main et Forestier se retira.

— Ah ! ah ! se dit-il quand il fut dans la rue et avec un grand contentement de lui-même, Mme Prudence, si fine mouche qu'elle soit, a trouvé aujourd'hui au moins aussi malin et aussi rusé qu'elle. Oui, oui, j'ai assez bien tiré mon épingle du jeu. Allons, allons, il y a encore quelque chose là-dedans.

Et sans se préoccuper des passants, qui pouvaient le prendre pour un fou, il se frappait le front.

— Ah ! ah ! reprit-il, elle a les papiers . . . bonne affaire ! . . . Ah ! il lui faut une orpheline, une riche héritière espagnole ; eh bien, elle l'aura, je la lui donnerai ! . . . Après cela, qui donc oserait dire que je ne suis pas le meilleur des pères ?

Et il riait, le misérable, il riait, en se disant :

— Parbleu ! ma fille a bien le droit de devenir une Espagnole et de

posséder une grande fortune. Laissons faire Mme Prudence et nous verrons après.

Aujourd'hui j'ai de l'argent et j'espère bien n'en plus jamais manquer. Hé, hé, elle doit gagner gros dans son commerce, Mme Prudence.

Restée seule, la marchande à la toilette s'était mise à réfléchir. Longtemps, la tête dans ses mains et pelotonnée dans un fauteuil, elle s'absorbait dans ses pensées.

Nous ne dirons pas toutes les idées qui jaillirent successivement de son cerveau ; mais elle laissa échapper le secret de ses réflexions et de sa pensée quand, appelée par Elisabeth, elle se leva en murmurant :

— Il faut que mon fils épouse la fille du marquis de Mimosa.

XVIII.—LES TRISTESSES DE GEORGETTE

Le lendemain matin, Forestier prenait le chemin de fer à la gare d'Orléans pour se rendre à La Palud.

Ceux qui l'auraient vu la veille entrer dans la boutique de la marchande à la toilette n'auraient pu le reconnaître. La métamorphose était complète. Le garçon d'hier à la mine si piteuse, avait maintenant tout à fait bon air. Le garçon élégant et distingué d'autrefois réparait l'or qu'il avait dans sa poche lui donnait une sorte de cranerie.

Un coiffeur lui avait fait une tête superbe, et avec sa redingote noire, recouverte d'un parlessus marron, son chapeau à haute forme et le reste de sa toilette d'une correction rigoureuse, le misérable avait tout à fait l'apparence d'un honnête bourgeois de Paris.

Il arriva à La Palud et se mit tout de suite en quête de renseignements.

On lui apprit que le vannier Reboul avait hérité d'un parent, lequel tenait un hôtel dans la petite ville de Monthlery, près de Paris, et que le vannier, sa femme et Georgette, leur fille adoptive, avaient quitté La Palud pour aller demeurer à Monthlery.

On lui dit aussi que les époux Reboul avaient pris possession de l'établissement du parent décédé et que, l'année suivante, la pauvre Mme Reboul était morte. Quant à la petite Georgette, qui avait été aimée de tout le monde à La Palud, on pensait qu'elle était toujours à Monthlery avec son père adoptif.

Forestier n'avait plus rien à apprendre du moment qu'il savait où était sa fille.

Il s'empressa de quitter La Palud et de regagner la gare du chemin de fer afin de se rendre à Monthlery. Mais, disons-le, la tendresse paternelle n'était pour rien dans cette hâte qu'il avait de se rapprocher de sa fille.

Il arriva à Monthlery et se demanda ce qu'il allait faire. Prendre d'abord tous les renseignements qui pourraient lui être donnés au sujet de la jeune fille ; ensuite, verrait-il Georgette et lui parlerait-il ? Ça, c'était à examiner ; il ne pouvait pas prendre une décision sans avoir réfléchi. Cependant il avait au moins la curiosité de voir par ses yeux si Georgette était bien cette charmante et gracieuse jeune fille dont on lui avait fait le portrait à La Palud ; si elle avait quelque chose de la beauté de sa mère ; si, enfin, il y avait en elle l'étoffe d'une riche héritière espagnole.

Donc, au lieu d'entrer au "Faisan doré" pour s'y faire servir à déjeuner, il alla s'attabler non loin de là, dans un débit de vins où sur sa demande, on lui donna à manger une côtelette et des pommes de terre frites.

En prenant lentement son café et en fumant un cigare avec une égale lenteur, il questionna la maîtresse du lieu, laquelle, curieuse et bavarde comme la plupart des débitantes des petites villes, mit une extrême complaisance à lui répondre.

Elle n'avait pour maître Reboul qu'une médiocre estime et elle détestait la servante Clarisse avec laquelle le matin même, au marché, elle avait eu, selon son expression, une forte prise de bec.

Forestier fut servi à souhait. Il apprit beaucoup plus de choses qu'il n'en voulait savoir. Toutefois, il ne fut point désagréable d'entendre faire un pompeux éloge de sa fille par la matrone. Mais il éprouva une vive contrariété quand la cabaretière ajouta :

— Mlle Georgette, bien sûr, ne restera plus longtemps dans cette baraque ; c'est ce que tout le monde dit ; — elle finira un de ces matins par dire son fait à l'ivrogne et à sa guenon, et elle décampera. Elle se placera sous la protection d'un beau jeune homme de Paris, un artiste, qui se nomme Paul Lebrun et qui vient souvent à Monthlery, non pas tant pour dessiner des paysages et prendre des vues, comme il voudrait le faire croire, que pour se miser dans les beaux yeux noirs de Mlle Georgette.

— Et vous pensez que la jeune fille aime ce jeune homme, cet artiste ? demanda Forestier.

— Je le pense et j'en suis sûre ; Mlle Georgette ne le dit pas, mais c'est facile à voir.

— Diable, se dit en lui-même Forestier, je ne m'attendais pas à cela ; voilà qui pourra singulièrement déranger les projets de Mme Prudence auxquels je suis associé. Oh ! ces petites filles, elles ont à peine quitté l'école que, déjà, elles pensent aux choses de l'amour.

Rien ne passe inaperçu dans une petite ville ; les moindres faits y donnent lieu à des suppositions, à des commentaires. Si prudent qu'il eût toujours été, la présence de Paul Lebrun à Monthlery avait été remarquée et l'on avait facilement deviné la raison de ses fréquentes visites dans la localité et au "Faisan doré." D'ailleurs il avait été vu causant avec Georgette ; cela expliquait tout.

Et si l'on ne disait pas encore tout haut que l'artiste aimait Georgette et que Georgette aimait l'artiste, ce n'était déjà plus un secret pour personne.

Forestier paya sa dépense, remercia la femme des renseignements qu'elle avait eu l'amabilité de lui donner et sortit de la boutique.

— Qui peut-il être, ce monsieur-là ? se disait la marchande de vins en suivant du regard son client de passage, qui remontait la rue lentement et d'une allure indécise ; oh ! bien certainement un Parisien, venu tout exprès à Monthlery. Au fait, ça pourrait bien être le père du jeune homme... Ma foi, je suis contente de lui avoir fait l'éloge de cette bonne et honnête petite Georgette ; bien contente aussi de lui avoir dit ce que je pense de cette canaille de Reboul et de sa servante, une saleté ! Eh bien, mais, pourquoi donc Mlle Georgette n'épouserait-elle pas cet artiste, ce jeune homme de Paris.

Forestier arriva devant le "Faisan doré." Devait-il entrer dans l'établissement ? Il était toujours hésitant.

Il vit Georgette, près de la fenêtre, occupée à un travail de couture.

— C'est elle ! se dit-il.

Et il ne put s'empêcher de tressaillir.

— Mâtin, murmura-t-il, elle est vraiment bien jolie !

Il plongea son regard dans l'intérieur de la salle du café où il ne vit personne. Cela l'encourageait à entrer ; mais il hésitait encore. On aurait dit qu'il craignait de se laisser aller à un attendrissement qui pourrait le trahir. Mais non, c'était les projets de Mme Prudence qu'il craignait de desservir.

Enfin, sortant brusquement de son indécision, il pénétra dans la salle du café.

La jeune fille leva la tête, regarda cet homme, qui lui était inconnu, et gracieusement, de sa voix douce :

— Que desirez-vous, monsieur ? demanda-t-elle.

— De la bière, s'il vous plaît, mademoiselle.

Georgette se leva, alla chercher une bouteille de bière et un verre, qu'elle mit sur la table de marbre blanc la plus rapprochée de la fenêtre à laquelle s'était assis le client.

Cela fait, elle reprit sa place et son travail.

— Tout à fait charmante, beaucoup mieux que sa mère, se disait Forestier ; tout de même ça me flatte d'être le père d'une aussi belle fille. Mais pourquoi diable a-t-elle un air si triste ? Je comprends, on lui fait la vie dure par ici et elle souffre, la pauvre petite ! Gredin de Reboul, va !

L'attitude de Georgette était rêveuse, mélancolique ; son joli visage portait l'empreinte d'une douleur profonde et l'on pouvait remarquer sur ses joues pâlies des traces de larmes mal essuyées.

C'est que depuis quelques jours Georgette pleurait souvent en pensant à Paul qu'elle n'avait pas revu depuis ce que M. Delmas lui avait appris, à Paul qui ne reviendrait probablement plus à Monthlery.

A ce moment elle était seule dans la maison. Clarisse était allée au village voisin et Reboul, n'ayant personne pour boire avec lui et faire sa partie de cartes, avait laissé à la jeune fille la garde de l'établissement pour aller se promener du côté des ruines de l'ancien château.

Maître Reboul pouvait s'absenter facilement aussi, car excepté les dimanches et jours de marché, on ne voyait plus guère de clients au "Faisan doré" ; ils disparaissaient peu à peu.

Tout en buvant à petits coups son verre de bière, Forestier ne quittait pas des yeux la jeune fille ; il était comme en admiration devant elle.

La tristesse répandue sur les traits de Georgette donnait un cachet tout particulier à sa beauté de brune, que faisait ressortir encore un rayon de soleil se jouant dans les frissons de sa chevelure d'un noir d'ébène.

— Certainement, pensait Forestier, on en peut faire une riche héritière d'Espagne, on pourrait même en faire aussi bien une princesse.

Il se leva et, comme distrait, il alla jeter un regard dans la salle du restaurant, à travers la porte vitrée, puis revint à sa table.

— Mademoiselle, dit-il aussitôt, si je ne me trompe pas, vous êtes seule dans la maison ?

— Seule en ce moment, oui, monsieur.

— J'en suis enchanté, car nous allons pouvoir causer pendant quelques instants.

— Mais, monsieur... balbutia la jeune fille, regardant l'inconnu avec surprise et une vague inquiétude.

— Oh ! ne vous effrayez pas, mademoiselle Georgette ; je vais vous dire tout de suite, si je puis ain i vous rassurer et vous disposer à m'écouter, que c'est uniquement pour vous voir et causer avec vous que je suis aujourd'hui à Monthlery.

— Mais qu'avez-vous donc à me dire, monsieur ? interrogea la jeune fille, qui, en pensant à Paul Lebrun, devint toute tremblante.

— Rien qui puisse vous être désagréable à entendre.

— Il va me parler de Paul, pensa Georgette qui avait peine à contenir son émotion.

— Vous devez bien penser, mademoiselle, que je ne serais pas venu vous trouver si j'étais un messager de mauvaises nouvelles.

— Parlez, monsieur, je vous écoute.

— J'ai à vous faire une révélation qui va beaucoup vous surprendre : mademoiselle Georgette, vous n'êtes pas la fille de Célestin Reboul.

— Je le sais, monsieur, je ne suis que sa fille adoptive.

— Vous aviez à peine deux ans lorsque vous avez été trouvée à La Palud, dans une étable à moutons.

— C'est vrai, monsieur ; mais personne n'ignore cela à La Palud et on la sait un peu aussi à Monthlery, répondit la jeune fille avec un commencement d'impatience.

— Oui, mademoiselle, mais ce que vous ignorez et ce que nul ne sait, excepté moi et une autre personne qui vous portons un vif intérêt, c'est que vous aviez été confiée à une brave femme, qui s'était chargée de vous élever ; c'est que des ennemis de votre famille, ayant intérêt à vous faire disparaître

vous ont fait enlever de l'asile qu'on vous avait trouvé par un homme à leur solde, lequel, au lieu de vous assassiner comme il en avait reçu l'ordre, préféra vous abandonner dans cette étable de La Palud, après avoir pris soin de vous faire un lit de paille et de foin sur lequel il vous a laissée endormie.

Maintenant Georgette écoutait tout palpitante.

—Pour vous prouver que je suis bien renseigné, continua Forestier, je puis vous dire aussi que cet homme, qui vous a abandonnée à La Palud, avait enlevé avec la lame de son couteau la marque que portait votre linge et qui aurait pu vous faire reconnaître.

—Maman Jacqueline m'a en effet parlé de cela. Mais, monsieur, m'est-il permis de vous demander qui vous êtes ?

—Vous ne devez pas le savoir encore ; mais voyez en moi un homme qui vous est entièrement dévoué.

—Ainsi vous n'êtes pas un membre ma famille ?

—Non, mademoiselle.

—D'où vient donc cet intérêt que vous me témoignez ?

Forestier resta un instant interloqué, puis reprenant vite son assurance, il répondit :

—L'intérêt que vous m'inspirez, mademoiselle Georgette, est tout entier dans les injustices du sort envers vous, dans les manœuvres odieuses dont vous avez été et êtes toujours la victime. A peine entrée dans la vie vous devâtes gênante, et l'on croit s'être à jamais débarrassé de celle à qui l'on a ravi son héritage. Eh bien, non, non ! Vous sortirez de l'ombre, on pénétrera le mystère dans lequel vous êtes restée enveloppée jusqu'à ce jour. Aujourd'hui, mademoiselle, vous êtes sans nom, sans fortune, bientôt vous aurez la fortune et le nom qui vous appartiennent. Car sachez...

—Monsieur, interrompit Georgette avec une singulière gravité, j'ai plus d'une fois réfléchi sur ma destinée et cherché à m'expliquer la cause de mon abandon ; vous venez de parler d'un ennemi de ma famille qui a voulu se débarrasser de moi enfant ; je n'ai donc pas été jetée aux hasards de la vie par un père cruel et une mère dénaturée. Cela me fait du bien au cœur et me console de bien des choses. Monsieur, mon père et ma mère vivent-ils encore ?

—Hélas ! non, mademoiselle, vous êtes orpheline.

Georgette baissa la tête, mais se redressa presque aussitôt, ayant de grosses larmes dans les yeux :

—Il suffit, monsieur, dit-elle ; mon père et ma mère ne sont plus, vous n'avez plus rien à me dire qui puisse m'intéresser.

—Mais, mademoiselle...

—Je n'ai plus rien à savoir, reprit-elle, tout ce que vous pourriez m'apprendre me laisserait fort indifférente. Que m'importe aujourd'hui ce nom de mon père que l'on m'a empêchée de porter ? J'ai celui de Georgette, que ma mère adoptive m'a donné ; oh ! il me suffit bien, allez.

La jeune fille parlait avec une amertume profonde.

—Mais la fortune, mademoiselle, la fortune ! s'écria Forestier.

Georgette secoua tristement la tête.

—Je ne suis pas ambitieuse, monsieur ; je n'ai nul besoin de la fortune.

—Elle est énorme, cette fortune !

—Soit, mais qu'en ferais je ? Je n'en veux pas !

Forestier n'en pouvant croire ses oreilles, regardait sa fille avec stupeur.

—Voyons, mademoiselle, répliqua-t-il, vous ne parlez pas sérieusement.

—Je vous ai fait connaître ma pensée, monsieur.

—Mais vous avez des droits auxquels vous ne pouvez pas renoncer.

Georgette ébaucha un sourire amer et répondit :

—Je ne désire rien, je ne veux rien. Je suis une victime, avez-vous dit, je resterai une victime.

—Mademoiselle, répliqua Forestier, qui ne pouvait deviner ce qui se passait dans le cœur et dans l'âme de Georgette, moi et la personne dont je vous ai parlé, nous voulons vous faire rentrer en possession des biens dont vous avez été dépouillée et, serait-ce malgré vous, nous ferons ce que nous avons résolu. Alors vous ne refuserez pas, vous ne pourrez pas refuser cette grande fortune que nous vous apporterons, que nous mettrons à vos pieds. Non, non, ne serait-ce que pour honorer la mémoire de vos parents, vous ne refuserez pas de rentrer en possession de l'héritage qu'ils vous ont laissé, de prendre le nom de votre père et d'occuper dans le monde la place et le rang qui vous appartiennent.

La jeune fille resta silencieuse ; mais les larmes trop longtemps retenues roulaient sur ses joues et les soulèvements convulsifs de sa poitrine trahissaient la violence de son émotion.

—Mademoiselle, continua Forestier, il y a des coupables dont vous êtes la victime ; je ne vous dis pas : vengez-vous de ces misérables qui, dès le berceau, vous ont poursuivie de leur implacable haine ; mais ils doivent être punis et la punition la plus cruelle à leur infliger est de leur faire rendre ce qu'ils se sont appropriés par le crime. Voilà, mademoiselle, ce que réclame impérieusement la justice et, je le répète, ce que vous devez à la mémoire de votre père et de votre mère.

Georgette passa à plusieurs reprises la main sur son front, et, d'une voix oppressée :

—Monsieur, dit-elle, vos paroles portent le trouble jusqu'au fond de mon âme... Ah ! si vous saviez comme je tiens peu à la vie !

—Je crois comprendre, vous avez une douleur, fit Forestier d'un ton plein de compassion.

—Oui, répondit-elle, une grande douleur ; mais laissons cela. Condamnée à souffrir, à une existence malheureuse, je ne désire et n'ambitionne plus rien ; le meilleur pour moi serait de rester dans l'oubli, dans cette espèce de néant au fond duquel on m'a jetée. Mais vous me parlez de mon père, de ma mère, vous invoquez leur mémoire et me faites comprendre que j'ai des devoirs à remplir envers eux. Eh bien, monsieur, si l'un de ses de-

voirs consiste à rentrer en possession d'une fortune dont on m'a dépouillée, dites-vous, je n'ai plus le droit de m'y refuser.

—Enfin, vous devenez raisonnable !

Georgette laissa échapper un long soupir.

—Que vais-je avoir à faire ? demanda-t-elle.

—Rien pour le moment. Mais, sans perdre de temps, je vais agir, et bientôt je vous reverrai.

—Monsieur, vous ne me dites pas le nom de mon père.

—Je ne peux pas vous le faire connaître encore.

—Pourquoi ?

—Pour plusieurs raisons qu'il ne m'est pas permis de vous expliquer aujourd'hui.

—Ah !

—Sachez seulement que vous êtes née en Espagne.

—Alors, je suis Espagnole.

—Oui, mademoiselle, et vous appartenez à une grande et riche famille espagnole. Ce que je puis vous dire encore, c'est que votre nom de baptême est Thérèse.

—Thérèse, répéta tout bas Georgette.

Si indifférente que fût maintenant la jeune fille à tout ce qui pouvait lui arriver, comme elle l'avait dit elle-même, elle n'en était pas moins un peu éblouie de la perspective qu'on venait de faire luire à ses yeux, et elle aurait pu croire qu'elle était le jouet d'une hallucination. Mais il était là, devant elle, cet homme, cet inconnu qui s'intéressait si vivement à elle. Pourquoi serait-il venu la trouver pour lui faire une aussi étrange révélation, si il n'avait eu qu'à se donner un plaisir de mauvais plaisant ?

Il était très bien, cet homme, et tout en lui inspirait la confiance. Non, il ne pouvait ni se tromper ni la tromper elle-même. D'ailleurs, il n'avait aucun intérêt à vouloir abuser de sa crédulité. Elle devait donc avoir foi en ce qu'il venait de lui apprendre.

Forestier avait achevé de boire sa bière ; il mit une pièce de un franc sur la table et se leva.

—Mademoiselle Georgette, dit-il, tout ce que je pouvais vous apprendre aujourd'hui, vous le savez ; mais le jour viendra où mes révélations seront complétées ; d'ici là, dans votre intérêt et pour ne pas nuire aux démarches que je vais faire, vous ne devez parler à personne de la visite que je vous ai fait ; il faut que ce que je vous ai dit reste un secret entre nous.

—C'est bien, monsieur.

A ce moment, un homme entra dans le café et alla s'asseoir à une table.

—Au revoir, mademoiselle, dit Forestier.

—Au revoir, monsieur.

Et Forestier, qui n'avait vu et ne voyait dans sa fille qu'un instrument de fortune, sortit tranquillement du Faisan-Doré.

Georgette s'était levée, et, après avoir servi le client, elle reprit son ouvrage toute rêveuse.

Elle pensait à bien des choses, la pauvre Georgette, mais bien moins à ce nom qu'on voulait lui donner et à cette grande fortune qu'on avait l'intention de lui rendre, qu'à Paul Lebrun, qui s'était si bien emparé de son cœur qu'elle n'existait plus que pour lui, qu'elle ne voyait plus rien en dehors de lui.

Oh ! elle ne se laissait pas aller à des illusions plus ou moins chimériques ; elle ne songeait guère à bâtir des châteaux en Espagne, ce beau pays qui était le sien, venait on de lui dire.

Les paroles de l'inconnu n'avaient fait naître dans son esprit aucune idée ambitieuse, aucune pensée troublante ; elle redevenait indifférente aux brillantes promesses. Rien ne pouvait dissiper les tristesses de son âme, guérir la plaie saignante qu'elle avait au cœur.

Naguère, elle aurait appris avec joie qu'on avait un nom à lui donner, une fortune à lui faire rendre : à présent, que lui importait cela, quand elle voyait sa vie brisée, sans espoir de bonheur ? Cela, mais n'était-ce pas une nouvelle et cruelle ironie ?

Plus de huit jours s'étaient écoulés et Paul Lebrun n'avait pas reparu ; Paul Lebrun en qui elle avait mis toute sa confiance, heureuse d'avoir trouvé en lui un appui, un dévouement, Paul Lebrun l'avait trompée... Il lui avait menti en lui disant qu'il l'aimait. Et elle avait cru à ses brûlantes paroles d'amour ; et sans défiance, irrésistiblement entraînée vers lui, elle s'était abandonnée à cet impérieux besoin d'aimer qui était en elle. Paul l'avait trompée et, malheureuse qu'elle était, elle lui avait donné son âme tout entière, elle avait mis en lui toutes ses espérances de bonheur et d'avenir. De tout cela, plus rien, plus rien que la blessure inguérissable qu'elle avait au cœur.

Elle n'avait été pour l'artiste qu'un passetemps, il s'était amusé d'elle, elle lui avait servi de jouet !... Elle aurait dû comprendre, deviner qu'il ne l'aimait pas, qu'il ne pouvait pas l'aimer, que ses paroles étaient menteuses. Ah ! si elle avait été folle, il avait été, lui, bien cruel !

Comme on le voit, après avoir vainement attendu Paul afin d'avoir une explication avec lui, Georgette l'accusait, et, cependant, il y avait au fond de son cœur quelque chose qui défendait encore le jeune homme.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie
GRANDE VENTE
A
ESCOMPTES
DU DEMENAGEMENT

Escomptes accordés sur le stock
entier de 10 à 75 P.C.

Un assortiment extraordinaire de man-
teaux dans les derniers styles, pour être
vendus à 33 1/2 p.c d'escompte
Garnitures et Passementeries. — Un lot
de 500 verges de garnitures de toutes sor-
tes comprenant des passementeries en jais,
en soie, en mohair, en tinsel, etc, pour
être vendues au quart et à la moitié du
prix. Ceci est un lot réellement avanta-
geux que toute personne devrait voir.
150 douzaines de chemises blanches pour
hommes pour être vendues durant cette
vente à 39 cts la pièce.
Un lot de dentelles crèmes, blanches et
rouges, drabes et rouges, différentes lar-
geurs, variant de 30 à 50 cts la verge, pour
être vendues 5 cts la verge.
Voyez nos rubans réduits. Un choix
magnifique à des prix incroyablement bas.
Ne manquez pas d'assister à cette grande
vente qui ne durera maintenant que quel-
ques jours.

John Murphy & Cie
1781 et 1783, rue Notre-Dame,
coin de la rue St-Pierre
Conditions : au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 2193

Laprie & Lavergne
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS.
PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU GRAYON,
PASTEL, ETC, ETC.
TELEPHONE
7223

Cognac Jockey Club
Carte Or V. S. O. P.
GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout
\$1.25 LA BOUTEILLE

MAISON - BLANCHE

85 - RUE SAINT-LAURENT - 85

IMPORTATEUR

- DE -

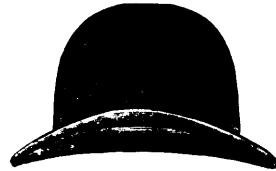
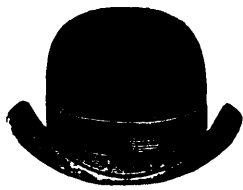
Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX



Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,
"WESTERN"
INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000
Primes pour l'année 1893..... 2,365,036
Fonds de réserve..... 2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques
ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français. PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les
bonnes pharmacies.
Le VIN à
l'EXTRAIT de FOIE de MORUE
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs
de l'HUILE de FOIE de MORUE et
les propriétés thérapeutiques des prépa-
rations alcooliques. — Il est précieux
pour les personnes dont l'estomac ne
peut pas supporter les substances gras-
ses. Son effet, comme celui de l'HUILE
de FOIE de MORUE, est souverain
CONTRE :
la SCROFULE, le RACHITISME,
l'ANÉMIE, la CHLOROSE,
la BRONCHITE et toutes les
MALADIES DE POITRINE.
EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Emplâtre Souverain des Montagnes Vertes
de GEO. TUCKER



Nous offrons \$500.00 de récompense pour
un meilleur emplâtre. Des milliers de per-
sonnes souffrantes ont immédiatement re-
cours aux EMBLATRES SOUVERAINS DES
MONTAGNES VERTES DE GEO. TUCKER pour
le soulagement immédiat des douleurs Rhu-
matismales, Rognons, Matrice, Poitrine,
Côtés, Dos, Reins.
Vendus en gros et en détail chez

GEO. TUCKER
LE GUÉRISSEUR SAUVAGE
1875, STE-CATHERINE, Montréal. - Prix 25c

ABONNEZ-VOUS
AU
MONDE ILLUSTRÉ
SEUL
Journal français Illustré
DU
CANADA
ET
LE PLUS COMPLET
DES
Journaux Littéraires

Saint-Nicolas, journal illustré pou-
garnens et filles, paraiss-
sant le jeudi de chaque semaine. Les abon-
nements partent du 1^{er} décembre et du 1^{er}
juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ;
six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20
fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie
Chsl Delagrave, 15, rue Soufflot Paris, France.



PLUS DE CHEVEUX GRIS
AVEC L'USAGE DU
"LUBY"

LE LUBY n'est pas une teinture
mais restore la couleur originale et natu-
relle de la chevelure.
LE LUBY donne aux cheveux du
ton et de l'énergie, assurant ainsi une
chevelure abondante.
LE LUBY arrête la chute des che-
veux, prévient la calvitie et produit une
nouvelle croissance.
LE LUBY guérit et prévient les ma-
ladies de la tête, et n'a pas d'égal pour
l'entretien de la moustache et de la barbe.
LE LUBY est reconnu comme la
meilleur préparation qui ait jamais été in-
ventée pour la chevelure.
En vente partout, 50c la bouteille.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN
Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent
LA PRESSE
Les petites annonces de LA PRESSE son-
lues par tout le monde.
Désirez-vous un commis ?
Annoncez dans LA PRESSE.
LA PRESSE est le véritable intermédiaire
entre le patron et l'employé.
Désirez-vous une servante ?
Annoncez dans LA PRESSE.
Les servantes en recherche d'emploi
lisent toutes LA PRESSE.
Désirez-vous retrouver un article perdu
Annoncez dans LA PRESSE.
Tout le monde reçoit LA PRESSE.
Désirez-vous un emploi quelconque ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation
de tous les journaux français
du Canada.

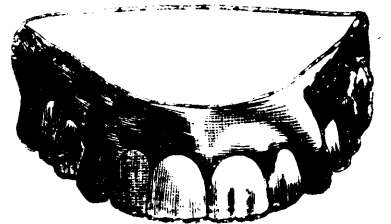
Moyenne par jour pour la semaine fi-
nissant le 22 septembre 1894.

36,263

La PRESSE sera adressée à la campagne
pendant la saison d'été à raison de 25c par
mois.

BUREAUX
71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTREAL

Neuveau procédé américain pour plem-
bage de dents, en porcelaine et en verre,
plus résistant que le ciment, imitant par
faitement la dent.



Neuveau métal pour palais, extra léger
Neuveau procédé pour plember et extraire
les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.
No 7, Rue SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a
prompt answer and an honest opinion, write to
MUNN & CO., who have had nearly fifty years'
experience in the patent business. Communica-
tions strictly confidential. A Handbook of in-
formation concerning Patents and how to ob-
tain them sent free. Also a catalogue of mecha-
nical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive
special notice in the Scientific American, and
thus are brought widely before the public with-
out cost to the inventor. This splendid paper,
issued weekly, elegantly illustrated, has by far the
largest circulation of any scientific work in the
world. \$3 a year. Sample copies sent free.
Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single
copies, 25 cents. Every number contains beau-
tiful plates, in colors, and photographs of new
houses, with plans, enabling builders to show the
latest designs and secure contracts. Address
MUNN & CO., NEW YORK, 362 BROADWAY.